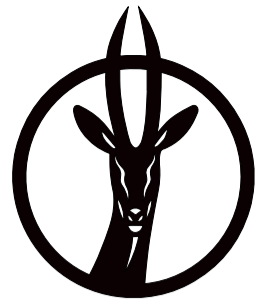


LA GAZELLE



Numéro 50 - Octobre 2025

2€



Sommaire

SOCIÉTÉ

CE QUE DEVIENT UN CORPS APRÈS L'AGRESSION :
Au-delà des récits de guérison, l'épreuve d'exister encore
pages 3-4

AMOURS MÉTAMORPHES : AIMER À L'ÈRE DU CHOIX
pages 5-6

DIPLOMATIE

LA TOUCHE TRUMP DANS LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE AMÉRICAINE AU MOYEN ORIENT
pages 7-8

POLITIQUE

À L'OMBRE DE LA DISSOLUTION DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE :
La difficile réinvention des équilibres et du dialogue politique
pages 9-11

QUE RESTE-T-IL DU FLAMBOYANT ?
pages 12-13

CULTURE

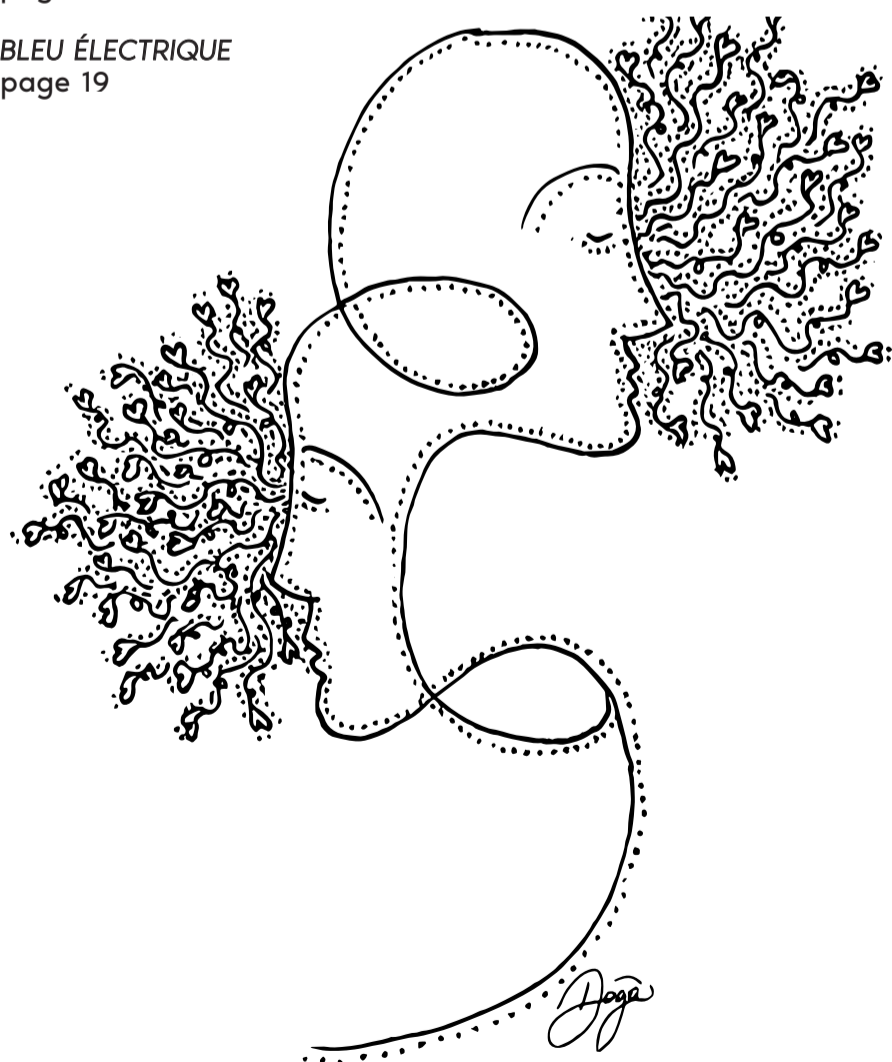
UN CORPS ILLISIBLE, UNE IDENTITÉ NIÉE :
GREGOR SAMSA AUJOURD'HUI
pages 14-15

LA CULTURE, CE SECOND SOUFFLE
pages 16-17

FICTION

LYCIDAS
page 18

BLEU ÉLECTRIQUE
page 19



Édito

Tic, tac, face à moi, la rivière du temps s'écoule inexorablement. Mes souvenirs s'accrochent, se figent puis se déforment. Des images qui se déplacent et se remplacent, jusqu'à ne plus savoir si je me souviens ou j'invente. Une mémoire faillible et pourtant j'en ai besoin pour vous dire qui je suis, mon âge, et où j'ai grandi. Même les moments les plus marquants s'effritent progressivement. Si j'essaie de vous raconter mon premier jour d'école, je ne vois qu'un cartable à roulettes, des visages, et une peur diffuse. Alors, le récit qui fait mon moi devient fiction mouvante.

Tragédie personnelle ou fatalité sociétale. Si ma mémoire chancelle, les vôtres vacillent tout autant. Que reste-t-il alors de l'Histoire si nos mémoires se brouillent ? Vous me direz des archives, des textes, des récits officiels et des institutions. Mais qui nous garantit que ceux-ci ne se métamorphosent pas aussi au gré du temps, de l'oubli ou des intérêts ? La vérité historique est-elle un reflet du passé, ou un reflet désiré ? La mémoire collective n'est pas mémoire brute, mais plutôt sélection, narration et métamorphose. Écrit à l'image d'un roman par chapitre, comprenant des ellipses narratives et des temps forts.

L'Histoire qu'on nous enseigne fonctionne ainsi, Révolution française, un roi décapité, Machine à vapeur et industrialisme, Première Guerre mondiale, neuf millions de morts, Seconde Guerre mondiale, cruelle et absurde humanité. Impossible de tout dire, alors on nous transmet des fragments choisis, simplifiés et amplifiés. Mais chaque sélection est déjà une métamorphose. Le devoir de mémoire aujourd'hui institutionnalisé nous rappelle de ne pas sombrer dans l'amnésie collective. Mais se souvenir, c'est choisir qui commémorer, qui oublier, les vaincus comme les vainqueurs.

Au-delà de ces choix inévitables, les récits ne sont pas à l'abri des falsifications. Là où règne la tyrannie, les archives sont manipulées et la propagande orchestrée. Aujourd'hui, un montage viral, une vidéo détournée suffisent à transformer un récit en son contraire. Les archives conservent certes. Mais qu'est ce qu'un document sans interprétation ? Une matière brute, encore ouverte aux métamorphoses.

Pourtant la métamorphose n'est pas que mensonge, elle est aussi nécessaire. L'historien relit, corrige, révisé. Il déchiffre les silences et rectifie les falsifications, façonne un palimpseste fragile qui se rapproche de la vérité sans jamais la saisir tout entière. Toute mémoire se transforme et c'est inhérent au temps. Mais à nous de décider si cette métamorphose nous éclaire, ou nous aveugle.

L'Histoire et la mémoire ne sont qu'une illustration des paradoxes de notre condition. Pour se souvenir il faut oublier, pour comprendre il faut réécrire, et pour avancer il faut accepter que tout se métamorphose, même ce que nous croyons immuable. « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve » disait Héraclite. Oui, presque toute chose est soumise à des changements. Des changements qui s'incarnent même dans notre présent. Sous nos yeux, guerres nouvelles, génocides niés, institutions fragiles, démocratie en peine. L'Histoire semble se répéter, mais sous des aspects inédits. Alors que faire ? Subir les métamorphoses c'est disparaître avec elles. Les penser, c'est encore exister. Penser non pas pour figer ce qui change, mais pour éclairer ce qui s'altère ou ce qui renaît autrement. L'esprit critique ne retient pas le fleuve du temps, mais il nous permet d'y trouver des repères, de discerner les formes nouvelles qui émergent.

C'est l'ambition de ce numéro que d'explorer les transformations intimes, sociales ou politiques qui nous entourent. De l'amour qui se réinvente, aux institutions qui vacillent, des corps qui se transforment à Kafka qui nous tend son miroir.

Un cinquantième numéro de La Gazelle qui elle aussi se métamorphose, une équipe nouvelle, des plumes variées et des regards inédits. Héritière d'un passé, ouverte aux réinventions. Avec l'exigence de rester fidèle à ses fondements, il n'y a que cette vigilance critique qui nous permet de comprendre les métamorphoses de l'être et du monde.

Lina MEDKOURI

Couverture : Jérôme Cassou.

Écoutez la playlist Métamorphoses (50) de ce numéro sur



CE QUE DEVIENT UN CORPS APRÈS L'AGRESSION

AU-DELÀ DES RÉCITS DE GUÉRISON, L'ÉPREUVE D'EXISTER ENCORE.

Beatriz TABUCCHI LEANDRO

Quand la violence s'installe

Tandis que les voix s'élèvent pour dénoncer les violences sexuelles, une autre question persiste, plus silencieuse, plus difficile à formuler : que devient un corps, une fois l'agression passée ? Que se passe-t-il lorsque les mots sont dits, mais que l'impact, lui, demeure inscrit dans la chair, dans les gestes, dans la biologie même ? La violence sexuelle ne s'épuise pas dans l'instant. Elle découpe l'existence en deux temps distincts : un avant souvent flou, et un après envahi, encombré, parfois invivable. Le corps devient un lieu étranger. Il ne se reconnaît plus, ou ne se reconnaît que dans l'écho d'un moment figé, qui refuse de s'effacer.

Que fait-on du trouble qui persiste, longtemps après les faits ? Quand il ne se prête ni à la mesure, ni au récit héroïque, ni aux protocoles de réparation attendus ? Comment penser un corps qui ne « va pas mieux », qui ne rentre pas dans les récits de résilience, ni dans les catégories institutionnelles de reconnaissance ?

En 2024, 122 600 personnes ont été reconnues comme victimes de violences sexuelles, toutes formes confondues – du délit au crime. Parmi elles, 85 % sont des femmes et 58 % des mineurs. Ces chiffres, issus des données pénales du ministère de l'Intérieur, ne reflètent pourtant qu'une fraction du réel. Ils ne recensent que les faits ayant donné lieu à une procédure ou une condamnation, laissant dans l'ombre l'immense majorité des agressions qui ne sont ni signalées, ni poursuivies. À titre d'exemple, seules 6 % des femmes victimes de violences sexuelles en 2022 ont déclaré avoir porté plainte¹. Autrement dit, ce que l'on



Ava Pharren

mesure est déjà le produit d'un tri, d'un filtre social, juridique et institutionnel.

Derrière ces données partielles, se cache une réalité plus vaste et presque impossible à quantifier : celle des bouleversements intérieurs et durables. Une agression agit comme une fracture, qui modifie le rapport à soi, aux autres, à l'espace, au langage, au toucher. Selon les données de l'Observatoire national des violences faites aux femmes, près de 80 % des femmes concernées souffrent encore, plusieurs années après les faits, de troubles psychotraumatiques. Mais même ces données, déjà alarmantes, ne disent pas tout. Elles font passer sous le silence ce qui, justement, échappe au comptage : les métamorphoses silencieuses, parfois invisibles, qui redessinent une existence sans qu'aucun mot ne suffise à les décrire pleinement.

Le présent figé du trauma

Cette compréhension du trauma rejoint les travaux de la psychiatre française Muriel Salmona, spécialisée dans la prise en charge des victimes de violences. Elle est aussi la fondatrice de l'association Mémoire Traumatique et Victimologie, et l'une des principales figures en France dans la reconnaissance du traumatisme psychique causé par les violences sexuelles. Elle décrit un mécanisme bien documenté dans son ouvrage *Le livre noir des violences sexuelles* (Dunod, 2022) : lors d'une agression, le cerveau peut sécréter massivement des substances neurotoxiques liées au stress extrême, comme le cortisol et la noradrénaline, provoquant un état de dissociation. Ce phénomène bloque le traitement normal de l'information par l'hippocampe (siège

de la mémoire autobiographique), empêchant l'événement d'être intégré comme un souvenir du passé. En d'autres termes, le cerveau n'enregistre pas l'agression comme un fait terminé, mais comme un danger toujours présent.

Dans ses *Métamorphoses*, Ovide racontait déjà ces récits où les femmes, poursuivies, menacées, changeaient de forme — devenaient arbre, rocher, source. La transformation n'était pas réparation, mais survie. Ces figures mythiques, longtemps perçues comme des récits poétiques de fuite ou de métamorphose, peuvent aujourd'hui être relues autrement, comme des allégories douloureusement justes de ce que traverse une personne après une agression : se couper de soi, se figer, disparaître pour survivre. Des corps qui, pour surmonter l'insoutenable, se figent, se modifient, se dérober au monde. Invisibles, silencieuses, elles se nichent dans les replis de la voix, dans la crispation d'une main, dans les dérèglements hormonaux que la médecine commence à reconnaître. Des recherches évoquent même l'idée d'une trace génétique du trauma³. Autrement dit, le corps ne se contente pas de porter le souvenir : il l'encode, il l'inscrit. Il devient, malgré lui, mémoire.

Résilience, ou la contre-offensive du confort social

Mais ce savoir, pourtant appuyé sur la clinique, peine à s'imposer face à des récits qui préfèrent redonner un cadre rassurant à ce qui trouble. L'imaginaire collectif, saturé d'injonctions au dépassement, s'accroche à des mots simples, des récits linéaires, des issues heureuses. C'est ainsi que le mot « résilience » s'est imposé, devenu étendard médiatique, politique, social,

particulièrement depuis les années 2000, dans le sillage des attentats, des crises sanitaires, et des campagnes de sensibilisation aux violences.

À l'origine, le terme désigne simplement la capacité d'un organisme à retrouver son état initial après un choc. Récupéré du vocabulaire militaire et de la psychologie post-catastrophe, il a ensuite été recyclé dans le développement personnel, les politiques publiques, les discours d'État. Mais dans l'espace public, il s'est peu à peu transformé en injonction : celle de rebondir et de tourner la page.

Cette résilience-là n'est pas toujours celle du sujet. C'est une résilience attendue, visible, narrative, celle qui rassure les institutions, les médias, les spectateurs. Elle transforme l'après en modèle. Elle sélectionne les récits qui conviennent, ceux qui finissent bien, ceux qui prouvent que « ça vaut la peine d'en parler ». Cette logique n'est pas neutre et est même dangereuse. Elle sert un fonctionnement collectif qui valorise les parcours de rétablissement rapides, les corps qui reviennent « à la normale », les témoignages héroïsés. Elle permet de raccourcir les temps de soin, de justifier les carences structurelles, d'écarter les douleurs longues, floues, dérangementes. Elle construit des figures de « survivant.e.s-modèles », contre lesquelles toutes les autres risquent de se heurter.

Certaines situations extrêmes, comme celle de Gisèle Pelicot, parviennent à percer le silence médiatique et judiciaire. Mais ces cas d'exception, bien que nécessaires à la reconnaissance publique du problème, laissent aussi dans l'ombre l'immense zone grise des violences sexuelles conjugales plus diffuses — celles qui ne se disent pas, qui s'enchevêtrent avec le lien affectif, qui restent ambivalentes aux yeux des institutions.

Cette rhétorique arrange un monde saturé : elle soulage les institutions, alimente les médias en récits porteurs, et fait porter à l'individu la charge de sa propre « guérison », dans un contexte où les structures de soin manquent cruellement de moyens.

Le corps hors délai

Dans de nombreux cas, l'histoire ne suit aucun déroulement linéaire. Elle se répète, se fragmente, résiste à toute clôture. Il n'y a pas toujours de trajectoire ascendante, ni de victoire spectaculaire, mais parfois juste une vie à reprendre, pas à pas, dans un corps transformé. Et cette attente sociale imprègne également les institutions. Pour accéder à des soins, à des aides, à une reconnaissance administrative ou simplement à la compréhension de son entourage, il faut prouver. Prouver qu'on souffre, mais aussi qu'on avance. Les symptômes doivent correspondre à des grilles, les récits à des délais. Dans les situations où l'agresseur est un proche — compagnon, ex-conjoint, membre de la famille — la légitimité des faits devient d'autant plus difficile.

L'agression ne correspond plus à l'image sociale du viol brutal commis par un inconnu, et ce décalage jette le doute sur la parole de la victime. Pourtant, les chiffres sont sans appel : en 2022, 61 % des violences sexuelles ont été commises par une personne connue de la victime, et 28 % par un conjoint ou ex-conjoint. Dans ce contexte d'intimité, d'attachement, de peur, seules 6 % des femmes victimes déclarent avoir porté plainte. Face à la proximité de l'agresseur, à l'absence de preuves « visibles » et à l'ambiguïté relationnelle, la société peine à entendre. Une violence structurelle s'ajoute à la violence initiale : ne pas rentrer dans les cases devient suspect. Et si la loi a étendu à trente ans le délai de prescription pour les crimes sexuels commis sur mineur, cette avancée juridique ne suffit pas à faire tomber la méfiance qui pèse sur la parole tardive. Le soupçon persiste, ancré dans une culture du doute, nourrie par une méconnaissance des effets du traumatisme sur la mémoire, la temporalité et la parole.

C'est ce que souligne la sociologue Laurence Tain dans *Le corps en souffrance* : « Le traumatisme ne connaît pas de chronologie sociale. » Il ne suit pas les étapes prévues. Il revient, il stagne, il trouble, il persiste. Et c'est précisément ce trouble, cette durée irrégulière, qui se retrouve

disqualifié par les discours de réparation. Ce qui dure est mal vu. Ce qui ne guérit pas devient invisible.

Guérir sans gloire

Face à cette exigence de récit réussi, certaines approches thérapeutiques choisissent un autre tempo. L'Intégration du Cycle de la Vie (ICV), développée par la psychothérapeute américaine Peggy Pace, repose sur une compréhension clinique précise du traumatisme : lorsqu'un événement violent n'est pas intégré dans une trame temporelle cohérente, le système nerveux continue de réagir comme si la menace était toujours en cours. Par un travail de remobilisation biographique — re-parcourir sa vie, étape après étape, par la parole —, l'ICV propose de réinscrire l'événement dans le passé. Non pour le faire disparaître, mais pour permettre au système nerveux de percevoir que la menace a cessé.

Il ne s'agit pas de guérir vite, ni de rentrer dans un récit déjà écrit par d'autres, avec ses étapes attendues et ses conclusions rassurantes. Il s'agit de trouver les conditions pour habiter, à son rythme, un corps profondément transformé par la violence ; un organisme qui ne reviendra peut-être jamais à ce qu'il était, mais qui mérite d'être reconnu, accompagné, respecté tel qu'il est devenu. Pour être sans devoir se justifier, prouver sa douleur, ou performer un retour à la « normale ». Certaines blessures ne se referment pas, elles s'installent, façonnent, exigent de l'espace, du soin, et parfois simplement le droit d'exister sans délai.

Ce qui compte, alors, ce n'est pas de tourner la page, ni de rattraper une chronologie sociale qui impose sa cadence à ce qui n'en a plus. Sans devoir rentrer dans un récit rassurant. Certaines métamorphoses ne disent pas la fin de la douleur. Elles disent seulement : je suis encore là.

(1) Chiffres de référence – Violences faites aux femmes, site officiel du gouvernement français — arretonslesviolences.gouv.fr, consulté en août 2025. Communiqué du ministère de l'Intérieur, « Victimes de violences physiques ou sexuelles enregistrées par... », interieur.gouv.fr, consulté en août 2025.

(2) Les troubles psychotraumatiques désignent l'ensemble des séquelles psychiques pouvant apparaître après une exposition à un événement traumatique (viol, agression, accident grave, etc.). Ils incluent notamment le syndrome de stress post-traumatique (SSPT), caractérisé par des reviviscences, une hypervigilance, des conduites d'évitement et des altérations durables du fonctionnement émotionnel et cognitif. Ces troubles, souvent silencieux, peuvent perdurer des années après les faits en l'absence de prise en charge adaptée.

(3) Des altérations épigénétiques du gène NR3C1, impliqué dans la régulation de la réponse au stress, ont été observées chez des adultes ayant subi dans l'enfance des violences, y compris sexuelles. Ces modifications, corrélées à la sévérité des traumatismes, entraînent une dérégulation durable du système hormonal du stress. Perroud N., Paoloni-Giacobino A., Prada P., Olié E., Salzmann A., Nicastro R., Guillaume S., Mouthon D., Stouder C., Dieben K., Huguélet P., Malafosse A., "Increased methylation of glucocorticoid receptor gene (NR3C1) in adults with a history of childhood maltreatment: a link with the severity and type of trauma", *Translational Psychiatry*, vol. 1, e59, 2011. Voir également Bessel van der Kolk, *The Body Keeps the Score: Brain, Mind, and Body in the Healing of Trauma*, New York, Viking, 2014, pour une synthèse des recherches sur l'inscription corporelle du traumatisme et ses effets neurologiques durables.

(4) La psychologie post-catastrophe, souvent mobilisée dans les discours officiels pour justifier la résilience, renvoie à l'accompagnement psychique des individus ou des communautés après des événements extrêmes (attentats, crises, catastrophes naturelles), avec pour objectif de restaurer une vie « normale ». En France, le neuropsychiatre Boris Cyrulnik a largement contribué à populariser cette notion dans les années 1990 en la replaçant dans une approche humaniste : il définit la résilience comme la « reprise d'un nouveau développement après un traumatisme », insistant sur la nécessité de liens affectifs et de soutien collectif, et non sur une performance individuelle ou un retour à l'état antérieur.

(5) Gouvernement français – Chiffres de référence – Violences faites aux femmes, site officiel du gouvernement français arretonslesviolences.gouv.fr, consulté en août 2025 (enquête « Vécu et ressenti en matière de sécurité », SSMSI, 2023 – données 2022).

(6) Laurence Tain, *Le corps en souffrance*, ENS Éditions, 2017.

AMOURES MÉTAMORPHES : AIMER À L'ÈRE DU CHOIX

Lucie CASSOU-GOUJON

L'amour. Une notion pour une infinité de pratiques. Et depuis 30 ans¹, le nombre moyen de partenaires s'est multiplié par deux au cours d'une vie. Comment comprendre nos carrières amoureuses modernes - si polymorphes - et à l'aune de quelles mutations culturelles?

La tripartition antique de l'amour, telle qu'on la retrouve chez Platon² distinguant Eros, philia et Agapê³, suggère un premier polymorphisme dans les relations amoureuses. Elle reste pour autant très générique et, remaniée par le christianisme, évince rapidement le mode érotique tandis que la philia s'amenuise peu à peu dans le carcan du mariage en faveur d'une alliance largement économique.

En effet, historiquement les structures de l'amour sont largement dominées par l'enjeu marital, tel que nous le montrent, dans la littérature, bien de savoureux cas de dualité entre la liaison officielle et le désir intime (de Mademoiselle de Chartres à Anna Karénine). Mais l'incorporation du mariage demeure plus qu'opérationnelle chez l'individu, en vertu de puissantes normes de convenance morale et d'intérêts économiques. La famille se constitue en médiateur et contrôle les différentes étapes que performant les jeunes gens jusqu'au mariage⁴.

Par exemple, la dot traditionnelle en Europe révèle de façon exemplaire l'implication des parents dans le mariage, en ce qu'il le cautionne et le pourvoit. À l'époque victorienne, les rendez-vous se déroulent chez la fille, et dans les bals, un gentleman doit être présenté par un tiers pour prendre contact avec une femme, et ne peut continuer son échange à l'extérieur sans l'être à nouveau⁵.

La grande transformation de l'amour moderne se situe avant tout dans l'autonomisation du choix amoureux qui, se détachant peu à peu des contraintes institutionnelles, prétend désormais à une évaluation intime et psychologique du partenaire. Le choix intervient dans la recherche d'une compatibilité psychologique par laquelle s'opère une nouvelle appropriation du *soi*. On doit se connaître à nouveau frais, pour savoir avec qui s'aimer. Cette psychologisation de l'amour fait advenir ce qu'Eva Illouz

appelle un « régime d'authenticité émotionnel »⁶ par lequel le sujet réfléchit ses sentiments, et s'attribue la responsabilité d'un amour sensé (qui puisse le rendre libre et heureux), responsabilité qui se développe dans les dimensions de la psychologie et du développement personnel. Cette importance de l'intériorité, renforcée par l'héritage romantique, promeut une trajectoire qui se vit à la première personne et déstabilise la légitimité du mariage conventionnel et prosaïque. Ainsi, le XIXe siècle connaît une hausse du concubinage dans les classes populaires, et des unions libres dans les sphères libertines. Dans *Les Confessions* (1836) de Musset, la trajectoire amoureuse d'Octave - de son libertinage débridé à son romantisme mystique, évacue totalement la question du mariage.⁷ De 1816 à 1884, 164 lettres de pétition en faveur du rétablissement du divorce (admis sous la révolution) sont enregistrées par le ministère de la Justice, et au début du XXe, la loi assouplit peu à peu ses conditions⁸.

Dans son récit autobiographique *Les Années*, Annie Ernaux révèle au fil des pages l'évolution du rapport qu'entretient la société à la sexualité :

À la 52e page, nous sommes encore en 1937 :

« Le sexe était le grand soupçon de la société (...) qui départageait les filles en comme il faut et mauvais genre ».

Puis page 143, on peut lire, à propos des années 70 :

« À faire l'amour avec le même homme, les femmes avaient l'impression de redevenir vierge (...) Elles comparent leur vie à celle

des célibataires et des divorcées, regardaient avec mélancolie une jeune routarde assise par terre ».⁹

Au cours de ce que la sociologie appelle communément la « révolution sexuelle des années 1960-1970 », le sexe, point aveugle ou élément subsidiaire du couple, parvient à une nouvelle place dans la société, sous l'influence de la contre-culture hippie. Du Golden Gate Park¹⁰ à l'université de Tours où l'on réclame une visite par semaine aux côtés des étudiantes, c'est bien un nouveau rapport au corps qui veut subvertir ce monde corseté par la ségrégation des genres et l'ordre bourgeois du mariage. Ainsi, le sexe, décriminalisé, s'immisce dans des relations extramaritales et génère de nouvelles formes amoureuses.

Danielle, 18 ans à l'époque de mai 68 :

« Le désir sexuel était autorisé même en dehors de sentiments amoureux. »

Pierre, 22 ans :

« Il y avait des femmes qui demandaient à des garçons, qui me demandaient de faire l'amour, ce qui n'existait pas du tout. »¹¹ Cette révolution ouvre la voie à une sexualité récréative, détachée des enjeux reproductifs, fondée sur un plaisir qui se pense selon des préférences et des pratiques sexuelles plus fluides. La sexualité récréative répond au désir de varier les expériences et les partenaires, y compris en termes d'orientation sexuelle. Le concept de relation pure chez Giddens¹³, tend à montrer comment se prolonge cette souplesse dans les relations en générale : ne dépendant plus du cadre exclusif



(1) Institut national de la santé et de la recherche médicale, *Contexte des sexualités en France*, 2023. Chez les femmes, le nombre moyen de partenaires sexuels passe de 3,4 en 1992 à 7,9 en 2023. Pour les hommes, ces chiffres sont stables entre 1992 et 2006 mais ils augmentent récemment pour atteindre 16,4 partenaires en moyenne en 2023.

(2) Platon, Banquet

(3) Eros, symbole de l'amour sexuel ; Philia, un amour qui a le souci de l'autre, se rapproche de l'amitié ; Agapê, l'amour qui donne sans contrepartie, dans sa dimension religieuse (équivalent de *caritas* en latin, charité)

(4) E. Todd distingue à ce titre deux types de famille : dans les familles « souches », le mariage n'occasionne pas un départ des mariés du foyer parental, et y demeure un fort lien d'autorité. Dans les familles « nucléaires », version libérale, les mariés quittent le foyer parental pour fonder le leur. *La troisième planète. Structures familiales et systèmes idéologiques*, 1983

(5) Stephanie Coontz, *Marriage, a History. From Obedience to Intimacy or How Love Conquered Marriage*, New York, Viking, 2005

(6) Eva Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal*, Points, 2013

(7) Musset, *Confessions d'un enfant du siècle*, 1836

(8) Jusqu'en 1975, le divorce est motivé, en cas des fautes précises grave (adultère, maltraitance, ...). C'est sous Giscard d'Estaing, que le divorce par consentement mutuel est légalisé.

(9) Annie Ernaux, *Les années*, Folio, 2010

(10) Parc du Human Be-In, happening géant marquant le début du Summer of Love hippie, en 1967.

(11) « Mai 68 ou la libération sexuelle », Le grand reportage, France Inter

et durable, la relation pure « ne se perpétue que dans la mesure où les deux partenaires jugent qu'elle donne suffisamment de satisfaction à chacun pour que le désir de la poursuivre soit mutuel ». Cette définition et ce lexique du consentement donnent à voir la souplesse engagée dans les relations qui embrassent leur contingence, mais aussi comment s'instaure une société du désir dont la sexualité se fait la métaphore généralisée¹⁴.

Comme le montre de façon précurseuse l'étude de John d'Emilio et Estelle Freedman¹⁵, le capitalisme américain, dès les années 1920, en vue de sa progression, substitue à l'éthique du travail ascétique, une éthique de consommation, qui « favorisait également une acceptation du plaisir, du fait de se faire plaisir, de la satisfaction personnelle, une perspective qui se transposait facilement dans l'univers de la sexualité. »

Ainsi, en devenant la cible de l'industrie, les corps s'ouvrent dans l'espace social à la séduction et au désir, et s'incorporent du même coup à une culture de la consommation qui les hiérarchisent. Dans cet ordre de valeur, le nouveau critère du *sex-appeal* vient définir et évaluer précisément chez l'individu sa capacité, non pas seulement à présenter des qualités esthétiques (comme la beauté), mais à susciter le désir chez l'autre par un ensemble de codes corporels, linguistiques et vestimentaires.

Dans la comédie américaine *The sex list*¹⁶, l'intello à lunettes Brandy, cherche à rattraper son retard et actualiser sa valeur sexuelle, en accomplissant une série d'étapes, du French kiss à la pénétration, dont la dimension ritualisée, ici fortement marquée par liste, figure l'importance des normes genrées qui se greffent à l'expérience amoureuse et érotique.

On observe alors que loin d'être intrinsèque, l'acquisition d'une valeur sexuelle s'accompagne d'un acte de consommation, d'une mise en scène de soi convoquant accessoires, services et autres objets de consommation : lingerie, épilation et magazines qui vous conseilleront d'autres produits encore. Si l'analyse genrée d'Illouz révèle bien l'inégale injonction à la beauté et au *sex-appeal*¹⁷, la culture consumériste cible les corps des hommes à partir des années 1950, dont le symbole exemplaire ne peut être autre que *Playboy magazine*, lancé en 1953¹⁸.

Cette révolution culturelle attribue désormais à la sexualité une valeur en soi - celle du plaisir, encensé et pensé comme

un symptôme de liberté, voire comme une véritable faculté. Sous l'impulsion de la psychologie et de la psychanalyse, le sexe se constitue en paramètre fondamental du bien-être et de la construction subjective. Dans le sillage individualiste, il est donc aussi l'occasion d'une certaine affirmation de soi, de son corps, libre et fonctionnel, capable de susciter le plaisir, chez soi et chez l'autre. Par ailleurs, sa légitimation politique prend ses sources dans le féminisme des années 60, en devenant la marque de l'égalité des genres et de l'autonomie féminine¹⁹. Alors, cette libération sexuelle, vectrice de l'individualisme de la seconde modernité, se fait également la condition nécessaire à l'explosion de la famille nucléaire qui séquestrait jusqu'alors la femme à la sphère privée.

Cette nouvelle place faite à la sexualité inaugure une pluralisation des rapports amoureux que l'individu explore au cours de sa vie selon différents modes, simultanés (dans des relations nonexclusives type polyamour, situationships) ou cumulatifs (après la rupture, le divorce, la pause). Sur un marché plus ouvert, et hautement compétitif, la sélection du partenaire reconduit une stratification des personnes, où le capital physique et sexuel domine, mais où s'imbriquent également désirabilité et statut socio-économique. Sur ce marché amoureux, un accès privilégié à l'offre, devient un signe distinctif et pourvoit l'individu d'un statut (qui pourrait être celui du riche propriétaire), attestant de sa désirabilité. Il peut alors se forger une carrière sexuelle et amoureuse par laquelle il valorise en récit aussi bien une connaissance et une maîtrise de l'amour, que sa grande expérience sexuelle. Notons bien néanmoins que ce culte de l'expérience attribue des statuts de façon variable, et obéit à des normes de genres qui demeurent sexistes, voire pédophiles (*slut shaming*, fantasme de la candeur, de la virginité). Il est alors important de souligner, comment dans nos sociétés contemporaines, les expériences amoureuses ne se valent toujours pas. Comme le révèle l'INSERM (L'Institut national de la santé et de la recherche médicale), en 2023, un peu plus de la moitié des français considèrent que l'homosexualité est une sexualité comme les autres. C'est un peu moins de la moitié s'agissant de la transidentité²⁰.

En restant dans cette nuance, il est difficile de poser un diagnostic



sur l'amour d'aujourd'hui. Libéré du carcan marital, il réinvente des normes et des contraintes placées sous le signe du néolibéralisme, situant l'individu auto-construit et ultra-responsable sur un marché amoureux et sexuel dont sa valeur dépend. Si on ne peut penser d'amour sans normes, ni contrôler les intimes désirs de chacun - il est toutefois important de voir comment ceux-ci nous appartiennent si peu tant ils sont collectifs (car normatifs), éphémères et parfois morbides (car nous invitent à être autre).

La diversification des formes amoureuses traduit une ouverture philosophique, une tendance de recherche épistémique et éthique : il s'agit de connaître diverses formes d'amour pour comprendre quelles conditions nous mettent mal à l'aise, nous placent dans un cycle marchand ou non. Cette polymorphie amoureuse tâtonne encore pour comprendre l'abolition sans précédent du mariage conventionnel au siècle précédent, et la mise à mal d'un romantisme qui persiste²¹. Les contradictions sont nombreuses tant à l'échelle d'une vie moderne, tant à l'horizon social. L'amour d'aujourd'hui se situe dans une phase de métabolisme qu'il faut analyser avec minutie, si l'on a en tête une idée politique et éthique de l'amour, car les directions possibles sont plurielles.

(12) Dana Kaplan, Eva Illouz, *Le capital sexuel*, Seuil, 2003

(13) Giddens, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, traduit de l'anglais par Jean Mouchard, Paris, La Rouergue/Chambon, 2004

(14) Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal*, Points, 2013

(15) John d'Emilio et Estelle Freedman, *Intimate Matters. A History of Sexuality in America*. New-York, 1988.

(16) *The sex list*, Maggie Carey, 2013

(17) Illouz, *Les marchandises émotionnelles. L'authenticité au temps du capitalisme*, Paris, Premier Parallèle, 2019

(18) Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal*, p. 92

(19) Jane F. Gehrard, *Desiring Revolution: Second Wave Feminism and the Rewriting of American Sexual Thought, 1920 to 1982*, 2001

(20) INSERM, *Contexte des sexualités en France*, 2023

(21) « Nous sommes encore des héritiers directs du romantisme dans nos manières d'aimer » Kaufmann, Jean-Claude, *L'Étrange histoire de l'amour heureux*, Paris, Fayard, 2010, p. 82.

LA TOUCHE TRUMP DANS LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Lilia GEHA

Le Moyen-Orient, vu par Trump ? Un marché plus qu'un enjeu. Sa diplomatie dans ces pays redéfinit les priorités américaines, quitte à bousculer les équilibres historiques.

Poignées de mains chaleureuses, accueils somptueux, accords aux montants exorbitants, et bien plus encore. De Riyadh à Abu Dhabi, en passant par Doha, le président américain Donald Trump choisit les pays du Golfe pour entamer sa toute première tournée diplomatique depuis son investiture en janvier 2025. Datée du 13 au 16 mai 2025, cette visite s'est avérée à la fois symbolique et hautement stratégique, dans une région qui reste un épice des ambitions américaines, malgré les récents bouleversements.

Outre les contrats onéreux et les promesses d'investissements à la clé, cette visite diplomatique atteste d'un virage dans la politique étrangère américaine et dessine les contours de la nouvelle stratégie de Washington au Moyen-Orient : une diplomatie transactionnelle - des offres économiques suivies d'actions diplomatiques, avec pour objectif la stabilisation plutôt que la réconciliation¹ - révélatrice du nationalisme propre au *dealmaker-in-chief* américain².

La stratégie américaine au Moyen-Orient évolue en effet, avec des approches qui diffèrent selon les objectifs de la présidence. Une chose reste toutefois immuable : l'échange du pétrole contre une présence militaire américaine. Une tendance scellée dès 1945 avec l'illustre pacte *Quincy* entre Franklin D. Roosevelt, le président à la tête de la puissance hégémonique de l'époque, et Abdelaziz ibn Saoud, « le lion du désert ».³ L'échange d'un accès stable à l'or noir contre la protection militaire devient d'autant plus convoité en 1979, avec la révolution islamique en Iran, puis la guerre Iran-Irak. Les États-Unis renforcent alors leur présence militaire en Arabie Saoudite, ainsi que dans les autres monarchies du Golfe. Plus tard, la guerre du Golfe de 1991 érige Washington en garant de la sécurité au Moyen-Orient et, depuis, chaque crise, entre les attentats du 11 septembre, les printemps arabes et la montée en puissance de l'Iran, redéfinit les contours des relations entre les États-Unis et les monarchies du Golfe. C'est cette grille de lecture qui permet de comprendre les politiques menées par Bush, Obama, Biden et Trump durant ses deux mandats.

Bush et la tentative de démocratisation au Moyen-Orient

Quand George W. Bush lance ses troupes en Afghanistan, puis en Irak, il ne s'agit pas seulement de répondre au choc des attentats du 11 septembre. L'objectif est plus ambitieux : refaçonner le Moyen-Orient en profondeur.⁴ Pour le président républicain, la sécurité des États-Unis passe par la démocratisation de la région, quitte à l'imposer par la force. C'est l'époque du « *freedom agenda* », où les États-Unis se veulent architectes d'un nouvel ordre régional.⁵ Une ambition qui tombe rapidement à l'eau : entre enlèvement militaire, chaos irakien et montée des tensions sectaires, le rêve de démocratisation est brutalement terni.

Obama : mesurer l'interventionnisme ?

Barack Obama, lui, préfère changer de ton et de méthode.⁶ Le nouveau locataire de la Maison Blanche mise sur la retenue, le dialogue et la



Ulysse Bourgeois, *Sans titre*, 2025

diplomatie, et tourne progressivement la page des interventions militaires. C'est lui qui est à l'initiative du retrait des soldats américains d'Irak et engage un rapprochement historique avec l'Iran autour de son programme nucléaire. Sa stratégie est de réduire l'interventionnisme américain au Moyen-Orient pour se recentrer sur d'autres priorités, notamment l'Asie, son objectif étant de « rééquilibrer » l'attention, l'influence et les investissements américains vers la région Asie-Pacifique, loin des guerres en Irak et en Afghanistan.⁷

Toutefois, face à la montée en puissance de l'État islamique, il autorise en 2014 une nouvelle campagne militaire en Irak et en Syrie, marquant un retour partiel à l'usage de la force. Le 44^e président des États-Unis va même jusqu'à critiquer « sévèrement » les alliés traditionnels de Washington dans la région, à savoir les États arabes sunnites et particulièrement les monarchies du Golfe, les qualifiant de « profiteurs ».⁸

(1) Democratic Center for Transparency (2025, 26 août). *Les Limites de La Diplomatie Transactionnelle de Trump*. Dctransparency.com.

(2) Le terme *dealmaker* désigne un acteur politique ou économique dont l'identité se construit autour de sa capacité à conclure des accords ou des transactions, souvent perçues comme des preuves de compétence, de pragmatisme ou de domination stratégique. Dans le cas américain, la figure du *dealmaker-in-chief*, popularisée notamment sous la présidence de Donald Trump, incarne un nationalisme contractuel, où la grandeur nationale est pensée comme le résultat de « bons deals » faits au nom des intérêts américains.

(3) Redissi, H. (2013). *Le pacte du Quincy 1945*. Dans *Le Pacte de Nadjd : Ou comment l'islam sectaire est devenu l'islam* (p. 205-216). Le Seuil.

(4) The White House. (2009, 14 janvier). *Peace in the Middle East*. Archives.gov.

(5) Hassan, O. (2008). *Bush's Freedom Agenda: Ideology and the Democratization of the Middle East*. *Democracy and Security*, 4(3), 268-289.

(6) Chesnot, C. (2011). *Les États-Unis au Moyen-Orient : la rupture Obama ?*, *Les Cahiers de l'Orient*, 104(4), 75-82.

(7) H. Paal, D. (2011, 6 décembre). *Obama in Asia: Policy and Politics*. Carnegie Endowment for International Peace.

(8) Kharroub, T. (2016, 18 mars). *The Obama Doctrine from a Middle East Perspective: Orientalism, Inaction, Contradiction, and Lack of Accountability*. Arab Center Washington DC.

La méthode des équilibres diplomatiques selon Biden

Entre 2021 et 2025, Joe Biden opte pour une approche traditionnelle en ce qui concerne la stratégie de son pays au Moyen-Orient. Plutôt que de se contenter de partenariats économiques, transactionnels, le président cherche à peser sur les équilibres diplomatiques pour faire progresser son agenda national. En priorité, entre autres, la normalisation entre Israël et l'Arabie saoudite dans le cadre du plan du président américain pour une reconstruction pacifique post-guerre suite au 7-October.⁹⁻¹⁰

L'administration Biden avait dès lors tenté d'exercer une pression diplomatique sur Riyad et Tel-Aviv pour faire avancer les discussions de normalisation, en vain. Côté monarchie, les saoudiens ont exigé des concessions israéliennes, entre autre la reconnaissance d'un État palestinien¹¹, ce que le gouvernement Netanyahu continue de refuser.¹² En faisant de l'obtention d'un cessez-le-feu à Gaza le pilier principal de son plan pour la région, Washington n'a pas été en mesure d'accomplir les objectifs plus larges d'intégration régionale qu'il s'était donné, à savoir le développement du corridor économique Inde-Moyen-Orient-Europe, ou encore le rapprochement israélo-saoudien selon les termes des États-Unis.¹³ Résultat : un processus bloqué et une frustration palpable de tous les côtés.

Trump les deux mandats

Avant Biden, Donald Trump avait rompu avec ses prédécesseurs, affirmant une autre stratégie : celle d'une diplomatie transactionnelle, une diplomatie d'alliances qui se mesurent en dollars. En 2018, il tourne le dos à l'accord sur le nucléaire iranien¹⁴ et lance une politique de « pression maximale » contre Téhéran.¹⁵ En parallèle, il renforce ses liens avec les puissances du Golfe, qu'il considère comme des partenaires stratégiques... et rentables. La signature des accords d'Abraham entre Israël, les Émirats et Bahreïn illustre cette approche, marquant la fin du paradigme de « l'opposition constante des États arabes à Israël ». ¹⁶ La visite du 47^e président des États-Unis dans le Golfe en mai 2025 s'inscrit dans cette trajectoire, à la fois en rupture avec certaines logiques passées et dans la droite ligne d'une tendance certaine : les États-Unis défendent leurs intérêts avant tout.

Le Moyen-Orient n'est plus vu comme un défi, mais seulement et surtout un marché. Sur le dossier de la normalisation, donc l'établissement de relations officielles, entre Riyad et Tel Aviv notamment, Trump préfère ne pas brusquer le royaume saoudien. Selon *Le Grand Continent*, lors de son « numéro de charme » au prince héritier d'Arabie saoudite, le président républicain avait notamment précisé que, bien qu'il soit de son « fervent espoir » que l'Arabie rejoigne les Accords d'Abraham, le royaume le ferait « en son temps ». ¹⁷ Le président américain a ainsi rompu avec la méthode de son prédécesseur : là où l'administration démocrate insistait sur un accord à concrétiser rapidement, Trump a préféré miser sur la pérennité économique de ses accords avec les pays du Golfe et a opté pour un changement de ton. Ainsi, « l'idée d'un processus de normalisation entre l'Arabie Saoudite et Israël, poussée ardemment par Joe Biden tout au long de son mandat et espérée par beaucoup d'Israéliens, a été évacuée du programme de la visite de Donald Trump ». ¹⁸ Une approche transactionnelle plutôt qu'une volonté de changement profond de la région, mais sans doute plus efficace aux yeux des dirigeants du Golfe.

Économie et défense : les deux constantes inchangeables

Dans les salons dorés des palais du Golfe, Donald Trump n'a pas seulement retrouvé l'accueil fastueux qu'il affectionne : il a solidifié les deux constantes inchangeables de la politique américaine au Moyen-Orient, celles d'un échange stratégique entre protection militaire et avantages économiques. Une logique déjà mise en œuvre, certes, mais cette fois-ci mise en scène avec la méthode Trump.

Sur le plan économique, le voyage s'est conclu d'un feu d'artifice de contrats : 600 milliards promis avec l'Arabie Saoudite, 243 milliards avec le Qatar, 200 milliards avec les Émirats.¹⁹ Des montants faramineux, qui témoignent d'une volonté assumée de maintenir les clients fidèles que sont les États du Golfe dans le portefeuille américain. Ces chiffres consolidés englobent ventes d'armes, investissements dans les secteurs technologiques et énergétiques, et partenariats industriels à long terme. Trump mène une diplomatie des contrats : l'alliance se chiffre, se contractualise, se monétise. Comme l'analyse le chercheur Jean-Loup Samaan, cette méthode « s'apparente aussi très souvent à une diplomatie des faveurs et des conflits d'intérêts », en faisant allusion à l'épisode du Boeing 747 offert par le Qatar à la Maison Blanche.²⁰ Loin de s'en offusquer, le président américain a qualifié de « stupide » l'idée de refuser un tel cadeau – un cadeau d'une valeur de 357 millions d'euros.

Il est par ailleurs essentiel de s'intéresser à la nature des secteurs visés, qui en dit long. L'intelligence artificielle d'un côté, levier du pouvoir économique futur, et l'armement de l'autre, pilier d'un ordre régional sécuritaire que les États-Unis continuent de dominer. À Riyad, la promesse de livrer pour 142 milliards de dollars d'équipements militaires américains illustre cette stratégie. D'ailleurs, la perspective de vendre des F-35 à l'Arabie saoudite, jusqu'ici réservés à Israël, suggère un rééquilibrage des priorités.²¹ Trump, fidèle à lui-même, ignore les tabous diplomatiques tant que l'échange est rentable. L'autre constante, la défense, s'impose donc comme héritage durable du pacte Quincy de 1945. Ainsi, dans un Moyen-Orient fragmenté par les conflits, Trump remanie le ton, mais les piliers de sa politique étrangère ne sont guère inaccoutumés : une politique dont l'économie et la défense en demeurent les fondements.

Le couple israélo-américain

Rien, dans cette tournée, n'aurait véritablement surpris, mis à part une omission flagrante. À l'issue de la visite du président américain dans la région, la question centrale qui s'est posée a été la suivante : où est l'État hébreu, allié traditionnel de la Maison Blanche, dans tout ça ? Trump signe un accord de cessez-le-feu avec les houthistes yéménites²² avant son départ, en y excluant les frappes à visée d'Israël,²³ dialogue avec l'Iran, ennemi juré de l'État hébreu qu'il avait sévèrement boycotté auparavant,²⁴ s'entretient avec al-Charaa²⁵ pour une possible normalisation entre Damas et Israël ... sans Israël.²⁶ Au lieu d'inclure son partenaire historique dans la conversation, le président américain préfère endosser à lui seul le rôle de médiateur dans la région, en maintenant les yeux rivés sur le prix Nobel de la paix qu'il convoite tant.²⁷

Selon les médias israéliens, rien n'aurait pu être plus brutal que ce retournement de situation.

Tandis que le gouvernement Netanyahu observait en silence la tournée de Trump dans le Golfe, une nervosité croissante a gagné les médias et la classe politique à Jérusalem. L'inquiétude ? Une érosion de l'influence d'Israël auprès de son allié traditionnel. Selon l'opposition, Netanyahu serait en train de laisser le pays sur la touche pendant que Trump poursuit « son programme régional avec moins de déférence pour les préoccupations israéliennes que lors de son précédent mandat ». ²⁸ L'ancien Premier ministre Naftali Bennett, lui, parle d'un Israël « paralysé, passif, comme s'il n'existait pas », ²⁹ pendant que Washington et les monarchies du Golfe redessinent la carte régionale sans demander l'avis de son allié traditionnel. Certes, les Américains continuent de qualifier Israël d'« allié vital », et le Congrès réitère son soutien.³⁰ Mais le ton a changé. La Maison Blanche a son propre agenda au Moyen-Orient, et rappelle bien que les intérêts nationaux sont prioritaires, quitte à froisser Tel-Aviv sur certains dossiers, ou à ne plus mener ses actions dans la région à travers le prisme israélien.

Dans le contexte de la guerre Israël-Iran déclenchée par le lancement d'une première série de « frappes préventives » par Israël contre des cibles militaires et nucléaires iraniennes le 13 juin, le président américain a finalement donné son feu vert à Netanyahu, bien que ce dernier n'avait initialement pas réussi à convaincre Donald Trump de l'urgence d'une intervention lors de sa première visite à Washington le 4 février. L'aviation américaine a elle-même lancé l'opération « Midnight Hammer » en Iran dans la nuit du 21 au 22 juin, alors que les négociations débutées mi-avril entre Washington et Téhéran sur le nucléaire iranien étaient dans l'impasse - une manière de s'approprier la victoire et de faire sienne cette guerre pour démontrer « l'efficacité de sa doctrine de paix par la force ». ³¹ En bref, la touche Trump au Moyen-Orient marque une métamorphose dans l'approche américaine dans la région. Le président nationaliste opte pour un réalisme assumé, concluant des accords tactiques pour des fins immédiatement bénéfiques, au niveau personnel et national à la fois, au risque de déséquilibrer les alliances traditionnelles.³²

(9) L'opération Déluge d'al-Aqsa, lancée contre Israël par le Hamas palestinien le 7 octobre 2023, a entraîné, côté israélien, la mort de 1 219 personnes, en majorité des civils, selon un décompte de l'AFP. L'offensive israélienne menée à Gaza, qualifiée de génocide par plusieurs ONG dont Amnesty International dès décembre 2023, a elle entraîné la mort de 64 300 selon le dernier bilan à date, dont 11 768 depuis que Israël a repris unilatéralement les combats en mars, après une trêve de deux mois.

(10) Mardam Bey, S. & Krotoff, T. (2025, 24 juillet) *Génocide à Gaza : autopsie d'un tabou (pas vraiment) brisé*. L'Orient-Le Jour.

(11) L'Orient Today / The Wall Street Journal. (2024, 19 avril). *US Using Saudi Normalization to Pressure Netanyahu on Palestinian Statehood*. L'Orient Today.

(12) L'Orient-Le Jour / AFP. (2025, 25 juillet). *Israël dénonce la reconnaissance de l'État palestinien par la France*. L'Orient-Le Jour.

(13) Katulis, B. *America's Strategic Drift in the Middle East, an Assessment of the Biden Administration's Policy One Year into the Israel-Hamas War*. Middle East Institute, Oct. 2024.

(14) Cet accord, signé par les États-Unis, la Russie, la Chine, la France, le Royaume-Uni et l'Allemagne, à Vienne, en Autriche, le 14 juillet 2015, avait pour objectif de contrôler le programme nucléaire iranien, tout en permettant une levée progressive des sanctions économiques qui touchent le pays.

(15) Office of Foreign Assets Control. (2018, 11 mai). *May 2018 Guidance on Reimposing Certain Sanctions with Respect to Iran*. U.S. Department of the Treasury.

(16) Clément, J. (2022, 14 janvier). *Les Accords d'Abraham entre Israël et les pays du Golfe : Quelles relations historiques entre les États signataires et quelles conséquences géopolitiques pour le Moyen-Orient ?* (2/2). Les Clés du Moyen-Orient.

(17) *Le Grand Continent*. (2025, 15 mai). *Trump et le tournant de Riyad : Texte intégral du discours en Arabie Saoudite*. Le Grand Continent.

(18) Samaan, J.-L. (2025, 16 mai). *[Trump II] - Dans le Golfe, l'art du deal dans le désert*. Institut Montaigne.

(19) Direction Générale du Trésor. (2025, 16 mai). *Trump dans le Golfe : Le grand chelem*. Direction Générale du Trésor.

(20) Samaan, J.-L. (2025, 16 mai). *[Trump II] - Dans le Golfe, l'art du deal dans le désert*. Institut Montaigne.

(21) *Ibid.*

(22) Membres revendiqués de « l'axe de la résistance », qui désigne les groupes armés ennemis d'Israël alliés avec l'Iran, les Houthis forment un groupe politico-militaire armé et contrôlent environ 30 % du Yémen : une vaste partie au nord et à l'ouest du pays, le port de Hodeïda sur la mer Rouge et la capitale, Sanaa.

(23) Haliwanger, J., and Iyengar, R. (2025, 8 mai). *Can the U.S.-Houthi cease-fire hold?* Foreign Policy.

(24) *Le Monde* / AFP. (2025, 23 mai). *Latest round of US-Iran nuclear talks ends in Rome*. Le Monde.

(25) Il y a quelques années à la tête de l'une des branches les plus radicales d'Al-Qaida, Ahmad al-Charaa est devenu le nouvel homme fort de la Syrie le 8 décembre 2024, suite à l'offensive menée par son groupe, Hayat Tahrir al-Cham (HTC), qui a renversé en quelques jours le dictateur et ancien président syrien Bachar al-Assad.

(26) Quilliam, N. (2025, 7 février). *The meeting of Al-Sharara and Trump has shifted the balance of power in the Middle East*. Chatham House – International Affairs Think Tank.

(27) Pager, T. (2025, 24 mars). *Trump's Nobel Prize obsession is about more than world peace*. The New York Times.

(28) Svetlova, K. (2025, 15 mai). *Trump's Gulf tour exposes Netanyahu's increasingly isolated position on Gaza*. Chatham House – International Affairs Think Tank.

(29) Nakhoul, S., & Mackenzie, J. (2025, 19 mai). *Trump's Gulf tour reshapes the Middle East diplomatic map*. Reuters.

(30) *Ibid.*

(31) Moudallal, D. & Schmitz, G. (2025, 26 juin). *Comment Trump a fait sienne la guerre Israël-Iran*. L'Orient-Le Jour.

(32) Macaron, J. (2025, 5 août). *Trump-Netanyahu : entre convergence tactique et inflexion stratégique au Moyen-Orient*. L'Orient-Le Jour.

À L'OMBRE DE LA DISSOLUTION DE L'ASSEMBLÉE

LA DIFFICILE RÉINVENTION DES ÉQUILIBRES ET DU DIALOGUE POLITIQUE

Naïm HAMLAOUI

Élu puis réélu sur la promesse d'une grande transformation par la réforme, Emmanuel Macron s'est heurté à un paysage politique figé, un dialogue social qu'il a lui-même contribué à atrophier, et à une société dont il n'a su freiner la fragmentation.

Et si le véritable échec n'était pas celui d'une dissolution malheureuse, mais d'un système politique à bout de souffle, animé par des individus à la vue courte, et resté largement incapable d'évoluer pour rencontrer les attentes d'une société complexe, fragmentée et souvent méfiante ? L'analyse fait consensus parmi les commentateurs politiques : la dissolution annoncée le 9 juin 2024 par Emmanuel Macron s'est révélée être un échec. Échec dans la mesure où le président espérait, après le score élevé réalisé aux élections européennes par le Rassemblement national (RN), voir s'opérer une « clarification » qui viendrait consolider la majorité relative sur laquelle s'étaient appuyé.e.s Elisabeth Borne et Gabriel Attal pendant deux ans. L'échec est donc avant tout celui d'une stratégie présidentielle mal pensée, plus que celui de la dissolution elle-même qui aura simplement rendu l'Assemblée nationale plus représentative de l'état actuel de l'opinion.

Compromis difficile avec un gouvernement impossible : à qui la faute ?

Lorsque l'on s'intéresse à l'actualité politique, on peut entendre et lire à longueur de plateaux et d'articles que la vie politique serait au point mort.¹ Ce que révèle surtout cette situation de « blocage », c'est l'incapacité des parlementaires et des membres du gouvernement à faire évoluer la pratique politique en France vers une formule fondée sur le débat (et éventuellement le compromis), plutôt que de continuer à s'en remettre au fait majoritaire, nuancé ou corrigé par l'alternance.

En un mot, le concept d'alternance est resté, même après l'élection de François Mitterrand en 1981, une idée assez vague. Depuis 1958, les Français ont élu deux présidents de gauche, dont un (François Mitterrand) à deux reprises (en 1981 et 1988) mais cinq présidents de droite et un de centre droit. Or, les institutions de la Ve République n'ont pas été pensées pour favoriser l'alternance. Le Sénat, à droite en toute circonstance, vient systématiquement lisser les nuances politiques de la chambre basse. Si l'Assemblée a en théorie le dernier mot, le recours croissant à la commission mixte paritaire (composée de sept député.e.s et sept sénateur.ice.s chargé.e.s de retravailler un texte de loi et de le voter en comité restreint) tend à mettre les deux chambres sur un pied d'égalité du point de vue de la légitimité politique.

Le fait majoritaire, favorisé par la Constitution de 1958² et qui tend à faire émerger une nette majorité parlementaire, semble s'être progressivement érodé depuis 2022. Cette disparition du fait majoritaire est d'abord liée

à la réélection controversée du président en 2022 dont la victoire n'a été rendue possible qu'avec le soutien d'un électorat de gauche mobilisé pour faire barrage à l'extrême droite. De fait, la Constitution permet au président de poursuivre son action tant qu'il n'est pas acculé à la démission ou qu'il n'est pas confronté à une nouvelle élection majeure.³ Ce système, que peu de démocraties parlementaires matures nous envient, mérite d'être remis en question. Le présidentielisme, contrairement à ce que l'accent bonapartiste de certains laisse croire, n'est peut-être pas le destin institutionnel inéluctable de la France. La critique fondée de nos institutions

et de leurs représentants ne doit pas effacer la dimension profondément politique du problème.

S'inspirant de la tradition parlementaire allemande, la gauche coalisée autour du programme du Nouveau Front populaire, arrivée en tête aux élections législatives, a demandé au président de confier au bloc de gauche la tâche de former un gouvernement. Emmanuel Macron, dont le virage politique à droite est désormais largement documenté⁴, a préféré parier sur l'effet d'oubli induit par les Jeux olympiques organisés à Paris – tout en sachant dès le début de l'été qu'il ne nommerait jamais un.e représentant.e politique de gauche à Matignon.⁵



(1) Stéphane Robert signait à ce sujet une chronique intéressante du billet politique de France culture intitulé « François Bayrou : l'immobilisme pour horizon » (20 juin 2025).

(2) Le fait majoritaire étant illustré par le désormais célèbre article 49 de la Constitution.

(3) Le président comptant parmi ses prérogatives la nomination du Premier ministre (article 8) et disposant du pouvoir de dissoudre l'Assemblée nationale en cas de difficultés (article 12).

(4) Voir les articles écrits par Raphaëlle Bacqué, Ariane Chemin et Ivanne Trippenbach pour la série du Monde « Macron, le président et son double ». L'entrée au gouvernement de Bruno Retailleau, qui a fait ses classes auprès du vendéen royaliste Philippe de Villiers est un autre signe marquant du virage à droite pris par l'exécutif.

(5) Lire l'enquête de Clément Lacombe et Camille Vigogne Le wCoat pour Le Nouvel Obs : « Bernard Arnault l'influent, enquête sur l'homme le plus puissant de France » qui révélait que le milliardaire a poussé pour plusieurs noms (son ami Thierry Breton, Gérald Darmanin) et dont la femme a longuement insisté auprès de Brigitte Macron pour que Lucie Castet ne soit jamais envisagée comme une option.

On s'épargnera l'analyse des trois mois d'existence du gouvernement Barnier dont la chute fut précipitée par le recours à l'article 49 alinéa 3 (lequel permet d'effacer le travail parlementaire et de revenir au budget initialement proposé par le gouvernement en engageant sa responsabilité). Après s'être imposé en menaçant de retirer son groupe (le MoDem) du bloc central, François Bayrou s'est efforcé de construire un gouvernement de droite qui contenterait tout le monde (comprenez : toute la droite). En a résulté une équipe gouvernementale où chacun.e joue sa partition sans véritable projet ou réelle coordination.

La « polyphonie » qu'évoque Sophie Primas, la porte-parole du gouvernement, révèle surtout les failles d'un gouvernement dont l'action ne répond ni à un programme ni à des objectifs clairs mais plutôt au désir de continuer à exister. Le gouvernement Bayrou est né sans cap et perdure sans objectifs lisibles. Ce dernier est régulièrement accusé d'être composé de communicant.e.s et de ne pas suffisamment travailler. C'est là le principal reproche adressé aux principales figures du gouvernement : François Bayrou, bien sûr, mais aussi Bruno

Retailleau, Elisabeth Borne, Gérald Darmanin ou encore Rachida Dati.

Le piège de la perspective électorale

Si la vie politique française peine à se débarrasser d'une mauvaise habitude, c'est bien celle qui consiste à réduire le champ politique au vote. L'on n'a même pas attendu deux années après la réélection d'Emmanuel Macron pour commencer à parler de la campagne de 2027. À plus courte échéance, ce sont désormais les élections municipales qui captent l'attention des politiques. Ces élections très particulières revêtent une importance différente en fonction du parti politique que l'on observe. Le Parti socialiste et les Républicains sont probablement les deux partis qui risquent le plus, et donc s'intéressent le plus à ces élections. Les deux partis historiques tirent leur légitimité politique de l'importante implantation territoriale dont ils ont hérité. En 2020, près de 34% des maires élus dans des communes de plus de 30 000 habitants étaient des maires LR (alors qu'au même moment le parti n'occupait que 101 sièges à l'Assemblée, soit moins de 20%) tandis que le PS arrachait un peu plus de 17% des mairies de communes de plus de 30 000

habitants (pour moins de 30 sièges à l'Assemblée, soit moins de 5%).⁶ Les deux partis sont notamment menacés par la polarisation de l'opinion publique qui devrait favoriser le RN et la gauche « NFP » qui rassemble en théorie les insoumis.e.s, les écologistes et les communistes.

Comme souvent en France, la perspective électorale fait écran et empêche de mener des débats de fond sur les politiques publiques et sur la direction prise par l'État. Certains partis d'opposition agissent déjà en pensant au coup d'après (c'est particulièrement vrai des deux vieux partis dits de gouvernement que sont le Parti socialiste et les Républicains, mais ça l'est surtout du populaire RN qui convoite la fonction suprême). La réalité est que les deux partis historiques naviguent depuis 2017 entre les élections sans chercher à travailler un programme. Les présidents des deux partis ont établi chacun de leur côté le diagnostic mais peinent à trouver des mesures pour construire une alternative aux partis montants (à gauche, la tendance incarnée par la France Insoumise et les écologistes, à droite le RN).

La vie politique en France est malade de cette réduction du

champ politique au champ électoral. La pétition lancée par Eleonore Pattery le 10 juillet pour marquer une opposition populaire à la loi Duplomb en est un signe. Il ne suffit plus de demander aux Français.e.s de s'exprimer une fois tous les cinq ans pour que ces dernier.e.s se sentent véritablement représenté.e.s. Le besoin qu'avait Emmanuel Macron de rappeler après les élections de 2022 qu'il avait été élu est un symptôme de la profonde déconnexion qui s'est installée entre les Français.es réduit.e.s au statut d'électeur.rice.s et les élu.e.s censé.e.s les représenter. Or, il est évident qu'aucune théorie politique ne réduit la légitimité à un vote unique organisé tous les cinq ans.

Crise de la représentation politique

À la crise politique et institutionnelle s'ajoute une crise en développement depuis des années : celle de la représentation politique. Les mesures politiques visant à injecter dans la vie politique plus de démocratie directe sont populaires. François Bayrou lui-même a fait campagne de 2002 à 2017 en proposant d'instaurer le scrutin proportionnel pour les élections législatives. Emmanuel Macron promettait en 2017 d'avoir recours,

Ulysse Bourgeois, *Bloquons tout*, 10 septembre 2025



plus que ses prédécesseurs, au référendum et défendait également l'idée d'un scrutin proportionnel. De ces propositions populaires, rien de concret n'a semblé émerger.⁷

Aucun référendum n'a eu lieu en France depuis l'échec de 2005 et l'idée d'imposer un scrutin proportionnel, alors même que le résultat des élections législatives de 2024 est typiquement représentatif de ce qu'un tel scrutin aurait amené, semble absurde.⁸ La division de l'opinion publique en trois bloc (de gauche puis du centre/de la droite et de l'extrême droite) était déjà une réalité après les élections législatives de 2022 : la gauche obtenant 32,64 % des voix à l'échelle nationale pour 142 sièges, le centre 38,68 % des voix pour 246 sièges et le RN 17,30 % des voix et 89 sièges.⁹

Depuis plusieurs décennies, l'exercice démocratique en France peine à se réinventer alors que les politiques semblent avoir senti une aspiration au changement au sein de l'électorat. On se souvient tout de même des conventions citoyennes lancées par Emmanuel Macron, autour des enjeux climatiques puis sur le sujet de la fin de vie, dont les propositions ont été largement amendées par le gouvernement lors

de la présentation du budget ou du projet de loi consacré. Les cahiers de doléances, placés dans les mairies à la suite du mouvement des gilets jaunes, n'ont pas eu plus d'échos puisqu'ils n'ont servi de base à aucun travail législatif et qu'ils restent très difficiles d'accès; à tel point que l'Assemblée nationale a voté une résolution en mars pour réclamer la numérisation des cahiers à des fins de diffusion.

La situation de blocage qui caractérise le champ politique en France doit autant à la dissolution mal inspirée décidée par le président qu'à l'incapacité des différent.e.s acteur.ice.s à faire évoluer leurs conceptions et leurs pratiques. Il serait en effet bien trop facile d'accuser le seul gouvernement, ou les député.e.s qui le soutiennent, en leur reprochant d'être incapable d'écouter les idées de l'opposition. L'entêtement du bloc présidentiel, qui aime à continuer de se considérer bloc majoritaire, a pour symétrie la relative médiocrité de l'opposition. Que l'on regarde du côté de la gauche, incapable de rester unie, ou de la droite, dont les seules idées consistent à désespérément tenter de doubler le parti lepéniste par la droite, le constat est le même.

Les récents développements

entraînés par ce qui ressemble à un départ volontaire du Premier ministre le prouvent : rien n'a changé en un an. Début septembre, la musique d'une nouvelle dissolution s'installe¹⁰ tandis que des appels à la démission du président se font entendre, y compris à sa droite.¹¹ Les réflexes de l'exécutif restent pourtant inchangés, et puisque les mêmes causes produisent en général les mêmes effets, il semble que l'on soit revenu au blocage estival qui avait suivi les Jeux Olympiques. En feignant d'ignorer la question profondément politique que pose la nouvelle configuration de l'Assemblée nationale, Emmanuel Macron et ses Premier ministre successifs ne peuvent que s'accrocher à des outils institutionnels mal compris et dont la légitimité est chaque jour remise en question. Tandis que le président pense que sa seule volonté peut le rendre intouchable,¹² la méfiance des citoyens à l'égard du monde politique semble n'avoir jamais été aussi aiguë, en témoigne cet étrange sondage réalisé pour BFM TV qui affirmait qu'une grande partie des sondés désiraient un Premier ministre "apolitique" : pas seulement issu de la société civile mais aussi dénué de toute inclination ou conviction politique. La dissolution de l'Assemblée nationale n'est

donc pas la cause de l'actuel chaos mais n'a rien été de plus que la révélation des fragilités du monde politique. La constitution d'une Assemblée divisée en trois blocs irréconciliables a alors accéléré la montée de certaines revendications populaires, rejetant l'hypothèse d'une crise purement institutionnelle tant les questions posées par les déséquilibres actuels sont politiques.

(6) Corinne Laurent, « Municipales 2020 : à gauche, le socialisme a de beaux restes », La Croix, 29 juin 2020.

(7) À ce sujet, l'article de Dominique Chagnollaud « Les Présidents de la Ve et le mode d'élection des députés à l'Assemblée nationale » montre bien que la thématique est autant de droite que de gauche et que les présidents ont souvent changé d'avis au sujet du scrutin proportionnel.

(8) À ce sujet, lire Julien Jeanneney, Contre la proportionnelle, Tracts Gallimard.

(9) Les sondages réalisés fin août après l'annonce du recours à l'article 49.1 de la Constitution, censé entraîner la chute du gouvernement Bayrou, ne démentent pas cette tendance.

(10) L'ancien Premier ministre Édouard Philippe, en marge de la Rencontre des entrepreneurs (27/08/25), confiait à un journaliste de BFMTV craindre que la dissolution « finisse par devenir inéluctable ».

(11) « Jean François Copé (LR) : "Emmanuel Macron doit accepter d'anticiper sa démission" », recueilli par Claire Conruyt pour Le Figaro.

(12) Il déclarait ainsi, alors qu'un sondage estime que 67% des Français réclamaient son départ, que son mandat était toujours aussi légitime. Le président allait jusqu'à produire cette maxime absurde : « La démocratie consiste à ce que des gens votent pour un mandat donné ».

Ulysse Bourgeois, *Bloquons tout*, 10 septembre 2025



QUE RESTE-T-IL DU FLAMBOYANT ?

Matteo DRAME

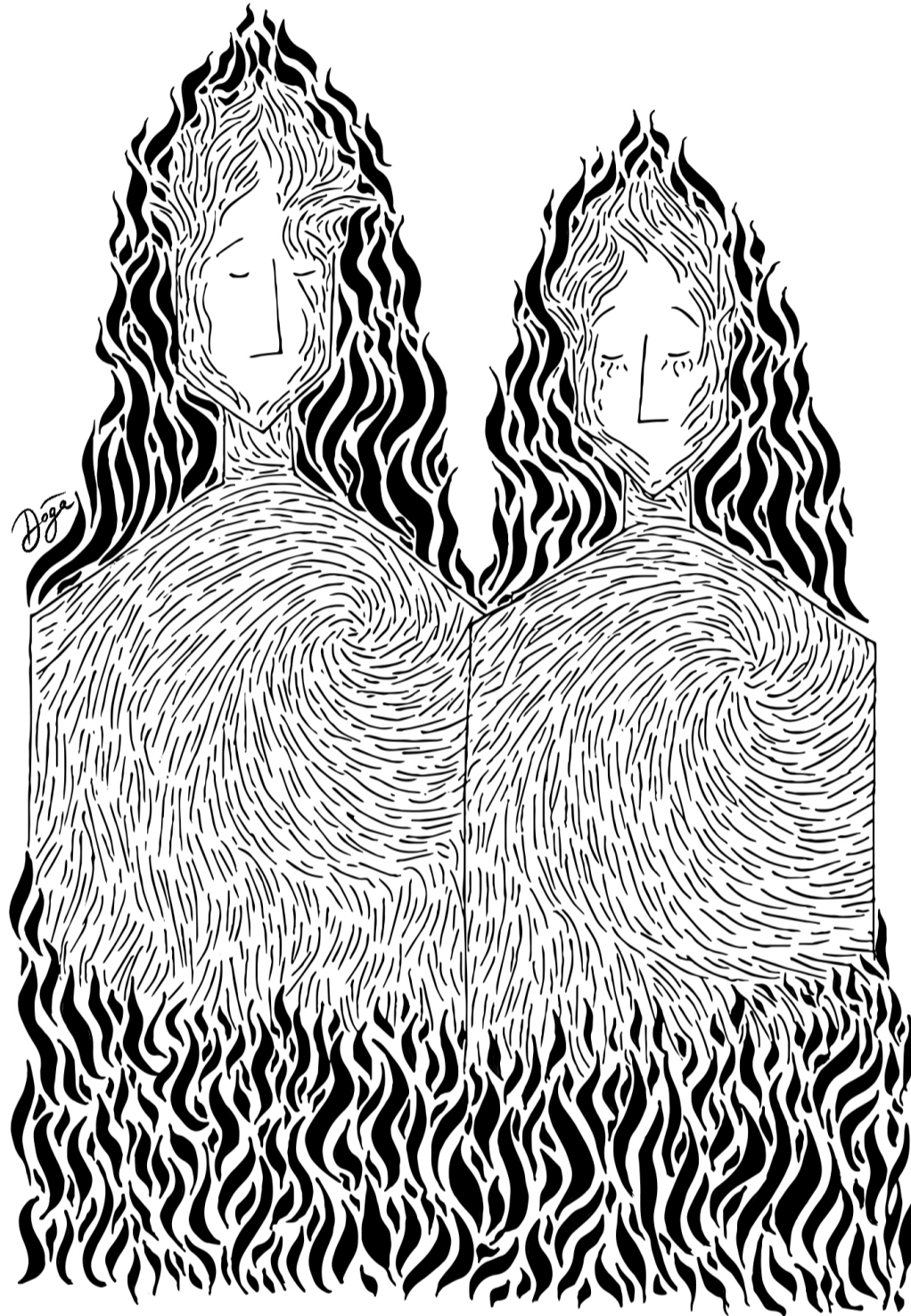
La récente polémique autour de l'affiche de la Marche des Fiertés 2025 — vivement débattue sur Twitter et dans le milieu queer — révèle un vieux fond de déni : certains continuent de croire que la Pride pourrait être apolitique, festive sans être conflictuelle, comme si revendiquer sa place dans le monde n'était qu'une affaire d'expression personnelle, de couleurs vives et de bonne humeur partagée...

Derrière l'image policée d'un carnaval consensuel, c'est tout un héritage de luttes et de radicalité *queer* qui semble s'effacer sous le vernis de la célébration apolitique. Pourtant, n'en déplaise aux collectifs homo/fémo - nationalistes *Eros et Némésis*,¹ la marche est née d'une révolte urbaine : celle de Stonewall, révolte urbaine contre les violences policières, menée par des racisé-es, des trans, des précaires. Refuser d'y voir un geste politique, c'est déjà avoir intégré les logiques dominantes du néolibéralisme culturel, qui transforment les luttes en performances inoffensives, et les marges en niches. L'image mise en avant par l'Inter-LGBT convoque résolument les esthétiques *drag* et *ballroom*, ces formes incarnées de métamorphose de soi, à la fois geste d'affirmation identitaire et acte de contestation radicale des normes hétéronormées, racistes, sexistes. Mais dans une époque où les grands récits s'effacent, où les solidarités collectives s'effilochent, et où même la subversion se vend au plus offrant, cette métamorphose demeure-t-elle ce levier d'émancipation politique qu'elle fut jadis ? Ou n'est-elle plus qu'un simulacre postmoderne, une mascarade de liberté où la puissance de l'illusion masque l'impuissance réelle ? En somme, la question n'est plus seulement celle de l'affirmation d'une identité, mais celle de la possibilité même d'un combat politique au cœur d'une société en perte de sens.

La métamorphose comme parade critique : le drag face à l'ordre normatif

Une esthétique du refus dans un monde sans alternatives

Dans un monde où les formes traditionnelles de contestation semblent se désagréger, l'art du *drag* réactive une puissance politique par le biais de l'esthétique. La métamorphose qu'il met en œuvre n'est pas seulement une transformation individuelle : elle est une mise en scène critique des normes de genre, de classe et de race. Par l'exagération, l'artifice et la théâtralité, il s'agit moins de fuir le réel que de le déconstruire. La culture *ballroom*, en ce sens, apparaît comme un espace où les vies marginalisées



élaborent une grammaire de la résistance symbolique. Le *drag* se présente comme une pratique de *performativité* du genre, c'est-à-dire non pas l'expression d'une identité préexistante, mais la répétition stylisée d'actes qui *produisent* le genre, selon la conception formulée par Judith Butler.³ En ce sens, le *drag* ne « représente » pas une identité ; il la met en crise. Loin d'être une simple imitation, il opère une rupture avec les identités fixes, en montrant qu'elles sont elles-mêmes des constructions sociales, soutenues par des normes culturelles. Cette transformation est à la fois corporelle et scénique : elle engage le maquillage, le costume, la voix, le mouvement. Le corps devient alors un espace d'invention et de liberté, au sein duquel chacun peut s'arracher aux catégories imposées. Ce geste est public, volontaire, spectaculaire. Il transforme l'intime

en politique, en rendant visibles les tensions invisibles du genre et de la sexualité. C'est là qu'intervient l'esthétique du *camp*, théorisée par Susan Sontag⁴ : un goût pour l'excès, l'ironie, le kitsch, qui détourne les codes culturels dominants. Le *camp* est une sensibilité du second degré, une manière d'exhiber les formes sociales en les surjouant. Cette esthétique devient ainsi un outil de critique, non pas par la négation frontale, mais par l'exagération jubilatoire. Le *drag* est *camp* : il détourne le genre normatif, le glamour bourgeois, les postures viriles, et les expose à travers le filtre d'un artifice assumé.

Historiquement, cette contestation par le corps et la mise en scène s'est cristallisée dans un espace social particulier : les *balls* new-yorkais, au sein de la culture *queer* racisée. Le quartier de Harlem, dès le début

du XXe siècle, devient le creuset d'une culture LGBTQIA+ noire en gestation, notamment durant la « Renaissance de Harlem » (1920–1935). Ce terrain culturel prédispose l'émergence de la *ball culture* telle qu'elle se développe à partir des années 1960-1980.⁵ À cette époque, les *balls* se transforment : d'élégants concours de costumes, ils deviennent des arènes de performances. Dans ces arènes, s'affrontent des *houses* — des familles de substitution regroupant des personnes rejetées par leur famille biologique ou exclues des communautés blanches gays et hétérosexuelles noires. Ces « maisons » ne sont pas de simples collectifs artistiques : elles proposent un modèle alternatif d'appartenance, où le lien social se recrée par la solidarité, le soin et la performance. Les « *houses* » deviennent des contre-modèles à la famille nucléaire et au capitalisme reproductif.⁶ Le *voguing*, danse emblématique de ces *balls*, pastiche les poses des magazines de mode (notamment *Vogue*) et réinvente les codes de l'élégance élitiste à partir d'un lieu d'exclusion. Le luxe inaccessible devient geste chorégraphique ; le rêve consumériste devient parade critique. Ces rassemblements, loin d'être anecdotiques, inventent des formes de gestion du conflit, de reconnaissance et de mise en scène de soi, où la rivalité est codifiée par la lecture (*reading*) et la mise en scène du *shade*, c'est-à-dire de la pique ironique et respectueuse. Le *voguing*, de l'*Old Way* à la *New Way*, traduit une plasticité constante du style — toujours en tension entre l'appropriation et la réinvention.⁷

Mais c'est justement cette plasticité qui interroge. Car le *camp*, s'il moque les codes dominants, s'en inspire aussi. Susan Sontag reconnaît que cette esthétique flirte dangereusement avec ce qu'elle prétend critiquer. L'ironie peut tourner à la fascination. L'exagération peut reconduire l'objet visé, au lieu de le déconstruire. Le *drag* mime les normes de genre, de pouvoir, de beauté. Lorsque la métamorphose devient spectacle, elle court le risque d'être absorbée par les logiques marchandes et médiatiques qu'elle visait à déstabiliser. RuPaul, par exemple, a pu être à la fois l'icône d'une subversion



Transitionner

queer et l'instrument d'une industrialisation du drag dans les circuits télévisuel. Se dessine ici une première tension : la métamorphose, en tant que geste critique, peut-elle demeurer radicale dans un monde qui valorise justement l'hybridité, la fluidité, le changement permanent ? La logique du *flexible self* postmoderne, décrite par Richard Sennett,⁸ risque de neutraliser cette puissance critique en l'intégrant comme une norme esthétique désamorcée. Le drag, de contre-culture, pourrait alors devenir un symptôme de l'idéologie dominante : une liberté illusoire, une impuissance politique maquillée en créativité.

Le corps métamorphosé comme symptôme : postmodernité, désir et capture néolibérale

Critiquer le monde avec les moyens qu'il nous fournit – et qu'il recycle aussitôt.

Avec *La Condition postmoderne* (1979),⁹ Lyotard annonce la fin des grands récits (religion, progrès, révolution), et avec eux, la dislocation du sujet unifié hérité des Lumières. Ce nouvel ordre culturel, instable et fragmenté, se reflète dans le drag, qui met en scène une identité fluide, mobile et théâtralisée. Le drag devient le signe d'une époque où l'identité n'a plus de fondement fixe : elle se performe, se recompose sans cesse. Dans la culture postmoderne — faite de pastiche, de citation et de simulacres — le sujet se définit non plus par l'histoire, mais par un jeu de signes et de masques. À ce bouleversement culturel s'ajoute, dans les années 1980, un tournant politique majeur : le triomphe du néolibéralisme (Reagan aux États-Unis, Thatcher au Royaume-Uni) s'accompagne d'un démantèlement des collectifs traditionnels (partis, syndicats, État social).

Ce désengagement prend une forme tragique face à l'épidémie de sida, où l'inaction gouvernementale devient un abandon assumé. Entre 1981 et 1987, alors que les cas se multiplient, les financements publics (CDC : seulement 85 millions de dollars en 1986) restent dérisoires. La fermeture des cliniques (suppression du CETA) accentue la précarité des plus vulnérables. L'administration Reagan retarde volontairement les campagnes de prévention, refusant

la diffusion des recommandations du Surgeon General en 1987. L'homophobie structurelle oriente ici l'inaction. Même après 1989, George H. W. Bush ne rompt pas avec cette ligne : conquis lors de la conférence d'Atlanta en 1990, il ne signe qu'une loi tardive, le Ryan White CARE Act, quand des dizaines de milliers sont déjà morts. Face à cet effacement politique d'un drame collectif, les réponses communautaires prennent forme dans la culture : les *ballrooms* deviennent des espaces d'affirmation queer racisée, de soin collectif et d'émancipation.

Mais la visibilité acquise via des productions comme *Paris Is Burning* ou la série *Pose* se double d'une récupération médiatique et marchande. Le drag quitte les marges pour devenir produit pop. Le capitalisme récupère ce qu'il a contribué à marginaliser. Fredric Jameson affirme que le postmodernisme n'est pas un style, mais la forme culturelle du capitalisme tardif¹⁰ : celui-ci étend la logique marchande à tous les domaines, y compris à la subjectivité. La culture devient alors une marchandise, entraînant une perte d'autonomie, un affaiblissement de l'esprit critique et une dissolution du lien au réel. Le style postmoderne — caractérisé par l'éclectisme, le pastiche et l'absence de profondeur historique — traduit cette incapacité à rompre avec l'ordre dominant. Le sujet postmoderne est fragmenté, sans ancrage. Jameson distingue le pastiche de la parodie : là où la seconde critique, le premier imite sans distance. Il évoque la *nostalgia mode* où le passé devient esthétique vide (ex. *Chinatown*, *Star Wars*), et la perte du sens historique dans une culture saturée d'images déconnectées. Lyotard, dans *Économie libidinale*¹¹, va plus loin : il montre comment le capital capte les flux de désir, y compris ceux qui cherchent à s'en échapper. Tout est récupérable. C'est le cas du drag devenu produit de consommation mondialisé : *RuPaul's Drag Race*, *Netflix*, ou encore le clip *Vogue* de Madonna (1990). Inspirée du voguing des *ballrooms* new-yorkais (*Willi Ninja*, *House of Xtravaganza*), la performance devient mainstream. Pour Madison Moore, ce succès permet une visibilité mondiale des expressions queer racisées, à une époque où l'homosexualité est encore stigmatisée. Mais cette intégration n'est pas sans ambivalence. bell hooks, dans *Outlaw Culture* (1994), dénonce cette appropriation culturelle : Madonna reprend les codes esthétiques d'une culture marginale sans remettre en cause les structures de domination raciale et sexuelle. La culture dominante peut absorber des expressions subversives sans jamais se transformer. Même logique dans le clip *Abracadabra* de Lady Gaga, où les *ballrooms* deviennent uniquement décor, esthétique vidée de sa charge politique. Ainsi se joue une seconde tension : la métamorphose de soi est-elle acte d'émancipation subjective ou simple intégration esthétique dans un ordre dominant inchangé ? Dans ce double jeu, la subversion devient souvent spectacle — et le désir, capital.

Réarmer la métamorphose : pour une critique matérialiste des identités postmodernes

Quand le soi se vend : marchandisation et fétichisme

Le capitalisme a cette puissance redoutable : faire de tout un objet d'échange, même l'inconscient, même la révolte. Le corps métamorphosé, hier refus,

devenant marchandise — support de signes, valeur d'exposition, capital symbolique. Loin de se libérer, il s'inscrit dans une logique de fétichisme, au sens marxien : les rapports sociaux sont dissimulés derrière l'évidence du style. *L'aesthetic labor*, cette mise en travail de l'apparence, révèle une forme d'aliénation contemporaine : il ne s'agit plus seulement de vendre sa force de travail, mais son image, son genre, sa présence. L'identité, autrefois bastion de la singularité ou du conflit, devient produit performant, affiché, liké, rentable. Même l'anticonformisme se capitalise : l'écart devient valeur ajoutée, la marginalité devient niche. On ne subvertit plus le système ; on s'y vend mieux en se montrant différent.

Quand la flamboyance du sujet masque l'effondrement du collectif.

Mais que reste-t-il du collectif dans ce monde de subjectivités optimisées ? Là où l'organisation faisait lien, la métamorphose fait écran. Le soi transformé se rêve autonome alors même qu'il est pris dans les filets d'une société sans dehors. Mark Fisher l'a montré : le capitalisme tardif fonctionne à la capture du désir, et à la désactivation des alternatives.¹² Il n'y a plus d'horizon collectif, seulement des stratégies d'adaptation. Le « *There is no alternative* » thatcherien devient un axiome intérieur, une esthétique de l'impuissance. Mais la reconnaissance symbolique sans redistribution matérielle produit une politique sans levier. Les luttes s'éparpillent dans des récits de soi, souvent sincères, parfois héroïques — mais isolés dans un marché saturé de discours. Loin de l'émergence d'un nouveau monde, la transformation de soi menace de devenir la gestion néolibérale de notre impuissance.



Vole papillon

Réappropriation le visible : vers une praxis du drag ?

Tout n'est pourtant pas clos. Car ce qui a été capturé peut être repris. Ce qui est marché peut redevenir lutte. Le *drag*, ce théâtre du genre, peut aussi être le lieu d'une praxis insurrectionnelle, non comme esthétique figée, mais comme expérimentation collective du trouble, du désordre, de l'attaque. Il ne s'agit plus de se contempler, mais de rejouer le genre comme grève, comme performance de la rupture. Le *drag* retrouve alors sa puissance initiale, non comme masque, mais comme

arme. Lié aux luttes transgenres, racisées, précaires, il devient outil de coalition, et non simple ornement. Il repolitise l'intime, non pas pour mieux s'y replier, mais pour briser la clôture entre corps et monde, entre souffrance vécue et antagonisme social. La métamorphose oscille aujourd'hui entre aliénation marchande et potentiel de résistance collective : c'est en retrouvant ce second horizon qu'elle pourra redevenir un véritable acte politique. Cela dépend de notre capacité à arracher au spectaculaire son monopole sur le visible, et à refaire du trouble une force de coalition, non un simple trait de style.

(1) Eros et Nemesis sont des groupes militants, l'un défendant les droits des hommes homosexuels (ici comprendre les hommes gays et non queer), l'autre se revendiquant du féminisme. Mais, ces deux groupes sont en fait des bastions de la pensée d'extrême droite qui instrumentalisent les violences faites aux personnes queer et aux femmes pour justifier des théories racistes et isomphobes : le premier explique que l'immigration des personnes racisées est la cause de l'augmentation des violences homophobes, le second théorise que seuls les hommes racisés sont violents envers les femmes.

(2) BUTLER, Judith, Éric FASSIN, et Cynthia KRAUS. *Trouble dans le genre: le féminisme et la subversion de l'identité*. Paris : la Découverte. 2006. (La Découverte-poche).

(3) SONTAG, Susan. *Notes on « Camp »*. London, UK : Penguin Books. 2018. 54 p. (Penguin modern ; n° 29).

(4) Hamilton Lodge Ball (premiers bals transgressifs à Harlem, 1869–1937)

(5) Ramos-Lara, *Queering Performance and Community: Ballroom Culture as the Subversion of Hegemonic Gender, Race, and Sexuality in «Queer» Identity Formation* (honors thesis, University of North Carolina at Chapel Hill, Department of English and Comparative Literature, 2023), approved by Prof. Tyree Daye.

(6) GOODMAN, Elyssa. *How Crystal LaBeija Reinvented Ball Culture*. 2018.

(7) SENNETT, Richard et Richard SENNETT. *Der flexible Mensch: die Kultur des neuen Kapitalismus*. 9. Aufl. Berlin : Berlin-Verl. 1999. 223 p.

(8) LYOTARD, Jean-François. *La condition postmoderne: rapport sur le savoir*. Nachdr. Paris : Éd. de Minuit. 2005. 109 p. (Collection « Critique »).

(9) JAMESON, Fredric. *Postmodernism, or, The Cultural Logic of Late Capitalism*. Durham : Duke University Press. 2013. 1 p. (Post-Contemporary Interventions).

(11) LYOTARD, Jean-François. *Économie libidinale*. Paris : Éd. de Minuit. 2001. 314 p. (Collection « Critique »).

(12) FISHER, Mark et Julien GUAZZINI. *Le réalisme capitaliste: n'y a-t-il aucune alternative?* Genève Paris : Entremonde. 2018. (Rupture ; n° 25).

UN CORPS ILLISIBLE, UNE IDENTITE NIÉE : GREGOR SAMSA AUJOURD'HUI

Diana CARNEIRO

Que devient un homme quand il n'est plus reconnu comme tel ? Lorsque son corps cesse d'obéir, lorsque sa voix n'est plus ou même lorsque sa présence, jusque-là essentiellement anodine, devient insupportable ? *La Métamorphose*, publiée en 1915, met en scène ce basculement radical de l'être et, à partir de ce point d'effondrement, Kafka explore l'étrangeté d'un corps devenu obstacle, la violence nue des relations familiales, l'assignation sociale à la productivité et le lent processus de relégation d'un être à sa seule altérité.

D'abord, parlons de l'œuvre. En son cœur, l'histoire de Gregor Samsa. Jeune voyageur de commerce, il s'éveille un matin transformé en monstrueux insecte. Pris de stupeur, il réalise progressivement qu'il n'a pas rêvé. Sa famille – parents et sœur Grete – s'inquiète de son silence : son père va frapper à la porte de sa chambre, puis Grete et sa mère lui parlent de l'autre côté. Le fondé de pouvoir de la firme de Gregor vient ensuite s'informer de son absence. En voyant l'apparence de l'employé, il prend la fuite de peur et la mère de Gregor s'évanouit. Affolé, le père de famille saisit la canne laissée par le visiteur et chasse violemment Gregor dans sa chambre : « son père lui administra par-derrière un coup violent et véritablement libérateur qui le fit voler jusqu'au milieu de sa chambre, saignant abondamment. Ensuite, la porte fut encore claquée d'un coup de canne, puis ce fut enfin le silence. » (p. 18).

Le corps altéré : métamorphose physique et identité

Au premier plan, la métamorphose physique de Gregor (en « vermine » ou « cancrelat ») est le ressort fantastique du récit. Le narrateur la présente avec le plus grand naturel, faisant céder l'argument par la vraisemblance du quotidien. Cette mutation survient sans cause explicite, reflétant l'absurde : elle est l'élément déroutant de la nouvelle, mais son sens est rapidement compris comme allégorique. Le corps devient « étranger » au sujet :



Gregor doit réapprendre à bouger, il ressent sa carapace, ses pattes, ses instincts nouveaux (faim d'insecte par exemple). Le rapport au corps devient un thème central : le « moi » humain se trouve confiné et décalqué. Comme le note le narrateur dès les premières lignes, « Gregor Samsa se retrouva, dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte. Il était sur le dos, un dos aussi dur qu'une carapace [...] Ses nombreuses pattes, lamentablement grêles par comparaison avec la corpulence qu'il avait par ailleurs, grouillaient désespérément sous ses yeux » (p. 3).

Symboliquement, sa métamorphose peut représenter la déshumanisation par le travail ou la maladie, voire un malaise de puberté et de sexualité (l'auteur accorde à l'insecte un caractère phallique/pervers dans d'autres textes).

La cellule familiale face à la métamorphose

La dynamique familiale est cruciale. Au début, Gregor fait figure de soutien aimant : il finance le foyer et nourrit la gratitude de ses parents. Sa mutation bouleverse cet équilibre : il devient l'objet de peur, de honte et de haine. La famille est montrée insatiable – elle attend de son membre productif qu'il se donne entièrement. Une fois impuissant, il est rejeté. Les parents, d'abord soulagés d'avoir été soutenus financièrement par lui, basculent dans l'hostilité (le père le frappe, la mère s'écarte). Grete, après un moment de compassion, finit par considérer Gregor comme un fléau qu'il faut éliminer. Les masques tombent : la famille, de la sœur aux parents, ne voit en Gregor qu'un embarras. Le narrateur dévoile que ces membres, extensions tangibles d'une vraie monstruosité, sont en réalité insatiables de pouvoir et iront jusqu'à nier l'humanité de leur propre fils après la métamorphose. Le motif du « Fils » est central – Kafka avait pensé ce récit comme partie d'une trilogie sur les fils¹ – et, dans cette nouvelle, le fils devient littéralement l'Autre dans sa propre famille.

Finalement, la sœur elle aussi cède au dégoût, à la mise à l'écart et à la condamnation de cette bête tenue pour frère, de son frère devenu bête : « il faut essayer de nous débarrasser de cette bête. Nous avons fait tout ce qui était humainement possible pour s'occuper de lui, pour le supporter ; je crois que personne ne peut nous faire le moindre reproche » (p. 68).

Métamorphose morale : la honte, le devoir, la culpabilité

La métamorphose réactive aussi une culpabilité antérieure, supérieure peut-être à celle qui transforme le corps. Gregor vit déjà sous pression de culpabilité avant sa métamorphose : il se lamente de son « petit pressentiment » (p. 11), se reproche de ne pas avoir prévenu la firme, se juge égoïste de vouloir se reposer (« mon Dieu quel métier fatigant j'ai choisi ! », p. 4). Son sens du devoir le pousse à rassurer le fondé de pouvoir (« Je partirai par le train de huit heures au plus tard », p. 12). Cette culpabilité s'exprime dans la scène où Gregor, encore alité, supplie le visiteur de « ne pas tourmenter ses parents » – ultime sacrifice moral de sa part. Le narrateur mêle la métaphore du travail à celle du jugement : on voit que le travail (voyageur de commerce, sous-locataire de l'appartement) domine la vie, et que l'échec de Gregor à travailler entraîne immédiatement la perte d'estime familiale et sociale. Ce thème renvoie au monde bourgeois austro-hongrois : le personnage est déjà une sorte de martyr moderne de la machine économique.

Gregor, dans un aveu pathétique, clame : « Épargnez mes parents. Les reproches que vous me faites là ne sont pas fondés » (p. 12), mettant au jour la logique sacrificielle qui structure son identité.

Altération du langage : la métamorphose comme rupture de communication

L'impossibilité de se faire comprendre est l'un des effets immédiats de la métamorphose : Gregor ne peut plus parler, il ne parle pas la langue des hommes et assiste impuissant aux conversations. Les personnages doivent hausser le ton, se faire passer des messages à distance dans son dos. Le gouffre communicationnel accentue le tragique – on devine des discours échangés mais incompréhensibles, la lettre finale qui annonce la mort passe par un autre, etc. Toute tentative d'échange se termine en incompréhension dramatique (la lettre du père, la scène du violon qui ne dérange personne, etc.). Le « langage » de Gregor (frottements, grattements de

patte) est perçu comme inquiétant, incompréhensible, mettant en relief la solitude existentielle. Dans l'une des scènes les plus poignantes du récit, Gregor s'avance lentement pour écouter sa sœur jouer du violon, espérant une communion : « Était-il donc une bête, s'il était ému par la musique ? Il semblait à Gregor qu'on lui ouvrait la voie vers l'aliment inconnu qu'il désirait ardemment » (p. 83). Mais personne ne perçoit cet appel ; l'émotion esthétique qui aurait pu recréer du lien se fait au contraire révélateur cruel de l'abîme qui le sépare des autres.

Dimensions esthétiques : du grotesque au tragique

La métamorphose donne aussi au récit sa tension entre comique et désespoir. La narration marie le burlesque le plus noir à un désespoir véritable. L'élément fantastique – Gregor est un insecte – est présenté sur un ton hyper-réaliste, presque comique de précision physiologique. Le lecteur est d'abord frappé du comique de situation (imaginez un père lançant des morceaux de saucisse à la figure d'un insecte, ou le patron s'enfuyant en hurlant). Mais derrière cet absurde se cache le tragique : la destruction

progressive de Gregor est pathétique.



Le grotesque aide à dédramatiser l'horreur sociale, tout en soulignant l'inhumanité des personnages. Au final, le récit nous émeut car l'insecte crevé sur le lit, Gregor qui fait un geste d'adieu à sa sœur, la remontée optimiste de la famille. L'auteur a conscience de ce mélange de rires et de larmes – c'est bien un drame où se conjuguent le comique et le tragique au profit de ce dernier.

Évidemment, Kafka accompagne la métamorphose par

une écriture elle-même marquée par le contraste du familier et du monstrueux. Et le ton reste tragique : le style détaché met en lumière le malaise des personnages et l'inexorable destin de Gregor. Enfin, on note le symbolisme généralisé : la chambre comme tombe, la voilure du boulier, les toiles d'araignée à la fenêtre, tout évoque le dépérissement. La métamorphose elle-même est un symbole riche (peut-être coupure radicale d'avec la société, auto-punition, révolte) sans qu'il y ait une seule interprétation autorisée. Comme l'écrit le narrateur dans les dernières lignes de vie de Gregor, avec une sobriété brutale et absurde : « Il demeura dans cet état de songerie creuse et paisible jusqu'au moment où trois heures du matin sonnèrent au clocher. Il vit encore la clarté qui commençait de se répandre devant la fenêtre, au-dehors. Puis, malgré lui, sa tête retomba tout à fait, et ses narines laissèrent s'échapper faiblement son dernier souffle. » (p. 47)

La métamorphose, dans cet ouvrage, ouvre moins à l'horreur humaine (devenue monstre) qu'à une lucidité retrouvée pour le lecteur : elle donne à voir ce que la vie ordinaire dissimule — ses angles morts, ses mécanismes dérisoires — et peut, à ce titre, rendre plus supportable le grotesque de la vie.

Source : Kafka, F. (2007). *La Métamorphose* (Trad. A. Vialatte). Paris : Larousse [version epub].

(1) Kafka, F. (1989). *Die Söhne: Drei Geschichten*. Frankfurt am Main: Fischer Taschenbuch Verlag.

LA CULTURE COMME SECOND SOUFFLE

Lélia STIEVANO

Cet article est le fruit d'une enquête de terrain d'un mois, réalisée auprès de l'association Cultures-du-Coeur en Val-de-Marne et de ses partenaires, sociaux ou culturels. Il est porté par des voix variées, qui ont toutes connu une situation d'exclusion culturelle, partielle ou absolue. Ces fragments convergent : ils décrivent un même rebond, une renaissance, par la culture.

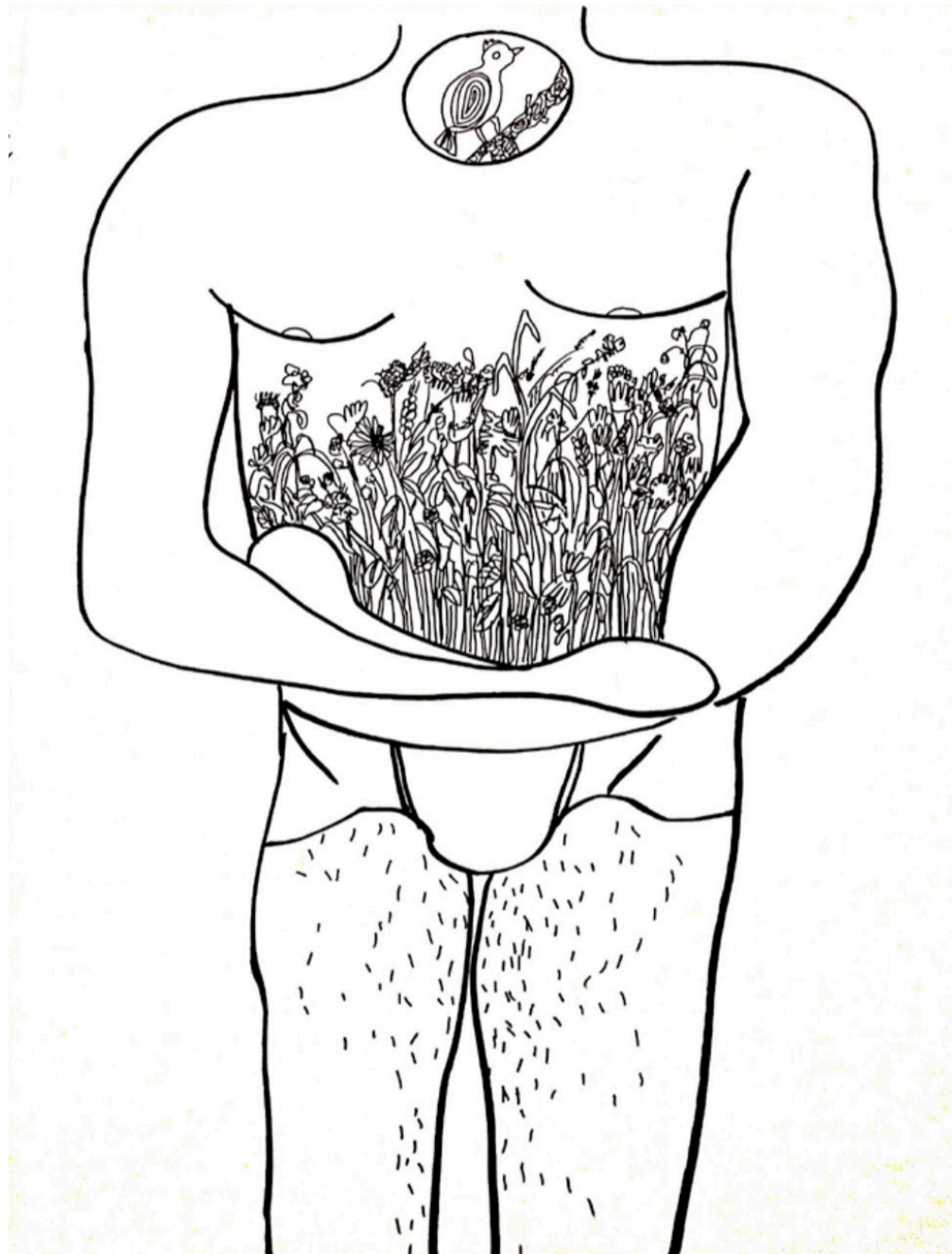
La culture, cette broussaille. Qui la contemple depuis la lisière n'en voit que les troncs immémoriaux. Hauts, si hauts qu'il n'ose approcher. Mais qu'on l'entraîne par la main, les sous-bois lui apparaîtraient enfin. Une végétation luxuriante, où fougères et séquoias cohabitent sans peine. Peut-être s'en retournerait-il ensuite. Les freins financiers, logistiques, le sentiment d'illégitimité ou l'isolement social ne disparaissent pas de sitôt. Mais du moins connaîtrait-il le chemin. Et pourvu qu'une rencontre s'opère, qu'une œuvre imprime l'imaginaire, que les tourments journaliers s'effacent un bref instant; la métamorphose peut opérer.

En France, ce sont des millions de citoyens qui, en dépit du principe constitutionnel « d'égal accès de tous au service public de la culture, de garantie de sa continuité et de son adaptabilité », en demeurent exclus. Face à cette faille, Cultures du Cœur en Val-de-Marne a relevé, dès 2003, le pari : impulser, à son échelle, l'élan. En reliant ses partenaires sociaux et culturels ou sportifs, elle a atteint 4950 val-de-marnais¹, sur la seule année 2024. Une sortie, un atelier, un parcours étalé sur quelques demi-journées... 5000 mains tendues, comme autant d'occasions de bascule. Reste à relayer leurs récits, ce qu'ils portent de trajectoires infléchies et de possibles métamorphoses.

Culture en partage : s'évader d'un quotidien isolé

« C'est simple : je ne faisais plus rien de mes journées », confie une bénéficiaire du centre social Germaine Tillion (Kremlin-Bicêtre, 94). De nombreux interrogés, au fil des actions, y font écho. Jeunes en décrochage scolaire, mères au foyer, personnes en situation de handicap, retraités : beaucoup décrivent un mode de vie sédentaire, où les déplacements hors du quartier sont rares, et la routine, rythmée par les tâches ménagères, pesante. En l'absence momentanée d'activité professionnelle, et des cadres de sociabilité qu'elle implique, il devient parfois difficile de rompre l'isolement.

Les relais sociaux de Cultures du



Cœur 94 invitent à franchir le pas, et intégrer des temps de loisir dans la semaine. Le Groupe d'Entraide Mutuel (GEM) La Petite Maison (Créteil, 94), est ainsi devenu, pour ses quelques soixante-dix adhérents, en situation de handicap psychique, un véritable repère. Une bulle d'air frais, où venir partager, autour de la cuisine antillaise, d'un tricot ou de petits chevaux, quelques moments de simplicité dans la semaine. Surtout, comme le souligne sa directrice, Béatrice Barbier, le GEM se veut un espace de loisir, éloigné de la logique de soin et du statut de « patient » qui régit la vie des adhérents.

De même, au centre social Germaine Tillion, Evelyne Coureau, bénévole, assure une permanence. Elle accueille, tous les vendredis matin, des adhérents réguliers. Ils consultent avec elle les sorties individuelles sur la billetterie nationale de Cultures du Cœur, évoquent en parallèle leurs

ateliers de dessin ou d'anglais. L'une rejoue avec ravissement *Le Roi Lion*, comédie musicale vue au théâtre du Mogador, dont elle est ressortie avec un ineffable sentiment de grandeur. Face à l'enthousiasme croissant des adhérents, Evelyne s'est vue contrainte d'imposer la « règle des 3 » - 3 sorties chacun par semaine. Mais cette effervescence n'a pas toujours été de mise. Aux premiers temps de leur retraite, les bénéficiaires se rappellent le mou, l'envie de rien. Evelyne, entre deux témoignages : « On évite beaucoup de dépresses. »

« En quoi la culture peut-elle changer des vies ? » Un livre d'or, lors de l'assemblée générale de Cultures du Cœur 94, le 2 juin, invite aux témoignages. A chaque travailleur social, sa réponse. Elle tient dans le sourire retrouvée d'une enfant ukrainienne devant *Le Songe d'une nuit d'été*, le serrement de main ému d'une femme paralysée, qui a dansé

pour la première fois depuis vingt ans ; dans un *merci*, un rire partagé, un éclat retrouvé au fond des yeux. Dans cette capacité inflexible de l'art à faire ressentir, joie, doute, peine... et espoir. Et ce, jusqu'aux Restos du Cœur de Villeneuve-le-Roi, où se succèdent des familles de réfugiés aux mines graves. Pour beaucoup logées à l'hôtel social, sans cesse déménagées d'une structure à l'autre, elles décrivent l'incertitude et la peur des lendemains. C'est peut-être, plus que jamais, dans leur quotidien instable, que l'accès à la culture devient nécessaire. Des mères évoquent quelques moments de légèreté, une après-midi partagée en famille à la piscine de Vitry, qui donnent la force de continuer. Marie-Odile Hellec, qui tient une permanence Cultures du Cœur dans la structure, le martèle : « On n'est pas qu'un ventre. » La nourriture sustente ; mais la culture fait vivre.

Enfin, parce qu'elle naît du partage et s'en nourrit, toute pratique culturelle favorise les rencontres. Elle crée des ponts entre des individus unis par leur style de vie, par des problématiques communes – parentalité, finances, emploi - et proches géographiquement. Les échéances régulières, comme les ateliers hebdomadaires, ont plus de chances d'aboutir à la naissance de liens durables. Mais quand bien même, comme le tempère une travailleuse sociale, une journée peut suffire à alléger le fardeau de la solitude. Particulièrement, la spontanéité des enfants tend à rejaillir sur les parents accompagnateurs – qui sont, majoritairement, des mères.

Cultures du Cœur 94 a ainsi créé, en 2020, un parcours d'accompagnement à la parentalité, Num&Art, qui entend réduire la fracture numérique constatée lors du confinement. Sur trois demi-journées, des expositions, de la Cité des Sciences à la Philharmonie, des ateliers numériques, théâtre ou art plastique, s'enchaînent. Des mères s'échangent les numéros à l'issue d'un atelier : « On vit des choses très fortes en trois jours, ça rapproche. » Une des mères évoque d'ailleurs sa passion, longtemps inassouvie, pour le jeu.

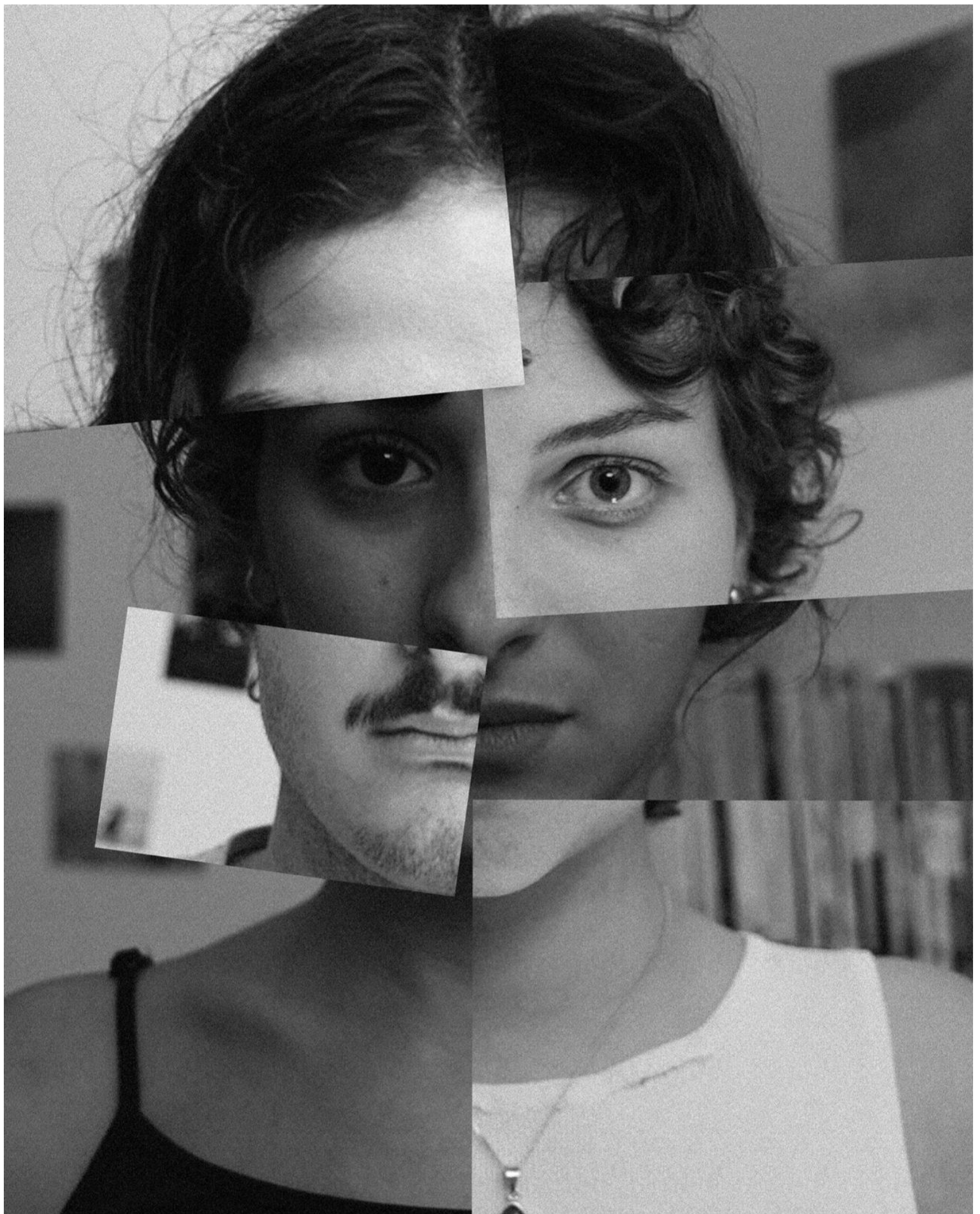
« Même mes profs me disaient que j'étais faite pour ça. » Il aura suffi d'un atelier théâtre, lors du parcours, pour amorcer le déclic. Elle, qui n'avait jamais osé la scène, y monte enfin.

« Planter les graines » pour se réinventer

« Sans Béatrice, je serais jamais allé voir ça. J'y aurais même pas pensé. » Les sorties mensuelles du GEM suivent un mot d'ordre : surprendre. Béatrice Barbier entend emmener sa quinzaine d'habitues, toujours enthousiastes, là où les barrières financières ou symboliques pouvaient les en empêcher : à la Philharmonie, la salle Cortot, et jusqu'aux séances publiques de l'Assemblée nationale. Les adhérents évoquent encore la grande sortie de juin dernier : une croisière - pour certains, la première - des écluses de la Villette à la Concorde.

A chaque structure sa façon d'assurer les droits culturels. Au théâtre-cinéma de Choisy-le-Roi, le thème est donné : « faire découvrir le théâtre à ceux qui n'auraient pas passé la porte sinon. » Assez littéralement, puisque ce sont les acteurs qui se déplacent dans des appartements des quartiers politiques de la ville (QPV). Ce concept innovant de « théâtre en appartement », repose presque entièrement sur la participation des publics, tant dans l'écriture que la restitution des pièces. Son succès tient aussi à la gratuité du procédé. Parmi les enjeux d'accessibilité de la culture, la question financière reste primordiale. Nombre de bénéficiaires de Cultures-du-Cœur 94 témoignent qu'ils ne pourraient pas sortir, *notamment au théâtre*, si les places étaient payantes. En 2024, le dispositif a généré 98 900 euros de contributions volontaires² - le montant qu'aurait représenté l'ensemble des places réservées gratuitement.

En bousculant les habitudes de vie de chacun, les sorties culturelles permettent aussi une prise d'indépendance cruciale. La mobilité, et notamment la peur des transports en commun, était un frein majeur chez plusieurs interrogés. Les sorties de groupe leur ont permis de prendre leurs marques, et d'oser sortir de leur ville. Bien souvent, les échanges entre adhérents contribuent à casser les freins, notamment en rassurant sur le déroulé du trajet. Or, l'accès à la capitale offre une myriade d'opportunités, notamment d'embauche.



Ava Pharren

En outre, les travailleurs sociaux témoignent de la nécessité de responsabiliser les publics, lors de leur adhésion. Toute réservation de place implique un engagement à s'y rendre, une certaine ponctualité, un code vestimentaire donné. L'intégration passe aussi par l'intériorisation ou la réappropriation de ces normes, qu'un isolement de longue durée a pu effacer. En parallèle, nombre des ateliers travaillent à l'acquisition de compétences : numériques, sportives, organisationnelles... De petits pas qui, mis bout à bout, finissent par tracer un long chemin.

C'est parfois l'un de ces coups du sort qui préside à la naissance d'une passion artistique. Si les parcours retracés prouvent bien quelque chose,

c'est qu'il n'y a pas d'âge pour trouver sa vocation. « Eh oui, on en vit ! » s'exclame, amusée, une des membres de la DDD Compagnie, qui mêle danses et arts plastiques, face à l'étonnement d'un des adhérents. « Je ne pensais pas qu'on puisse faire un si beau métier ». C'est bien l'un des objectifs du projet O2R, mené par l'association Faire, tourné vers la réinsertion professionnelle. Même émerveillement pour les élèves maternelles de Vitry-sur-Seine. Un parcours d'éveil culturel au long cours, Graines de cultures, leur a permis d'explorer le thème du voyage. A travers lui, il s'agissait surtout de s'essayer à la peinture, au cinéma d'animation, au beatbox. Et, dès ces premiers

tâtonnements, d'éveiller l'envie de créer. Planter les graines, qu'importe quand, pourvu qu'elles éclosent.

Que peut la culture, lorsque qu'on y accède enfin - ou plutôt, que ne peut-elle pas ? Le promeneur, d'abord si solitaire, qui a pénétré à tâtons dans les bois, s'est révélé peu à peu à lui-même. Au fil des rencontres, d'arbre en arbre et de jour en jour, il découvre en lui une fibre qu'il soupçonnait à peine, celle-là même par laquelle il trouve le sens. Quelque part le long du voyage, ce qui n'était que broussaille est devenu sentier.

(1) Rapport d'activités 2024, Cultures-du-Coeur 94
(2) Idem

LYCIDAS

Davide TONI

Le berger Lycidas se promenant les bras croisés sur son estomac le long du Lignon et désespérant de ne plus retrouver le berger Celadon –qui s’était jeté dans le fleuve suite au bannissement de la bergère Astrée dont il était épris —, voulut soupirer des vers plaintifs lorsque son regard fut charmé par l’apparition d’un corps naufragé aux rives. Mais, de par le jour mourant, Lycidas ne pouvait identifier ce corps allongé. Lune Diane accompagnée du souffle d’Aquilaon chassait Phébus solaire caressant sa claire Héméra. La nuit, linceul du diurne cadavre, s’allongeait progressivement sur eux. Le soleil enfin couché, Lycidas décida de s’approcher du naufragé. Zéphyr arriva et son

souffle déshabilla ce corps désolé en décomposant sa robe et ses rubans ainsi que son voile couvrant ses cheveux. Lycidas crut apercevoir avec horreur une peau lisse et douce, mais traversée par les souffles des vents, cette peau devint celle de Celadon, abîmée et rugueuse. Tantôt il croyait voir deux collines maternelles ornant cette plaine humaine assoupie, tantôt elles s’effondraient doucement sous l’haleine de Zéphyr jusqu’à devenir de planes vallées reboisées et chevelues effleurant les eaux. Les rubans dissous engloutis par les vagues tortueuses resurgirent, formèrent des vrilles semblables à des houlettes de berger et tirèrent le voile des abysses. Exposé à la dernière lueur du char de Phébus s’en allant, le voile

sembla couronner le corps mort- vivant d’un chapeau que l’on eût cru de paille, et de berger. Lycidas pensa assister au retour de son ami perdu, victorieux de la désastreuse rive. Croyant rêver, Lycidas se cacha derrière un chêne et épia ce paysage androgyne endormi une dernière fois, avant de s’approcher afin de le secourir. Ému, il chanta tels vers :

Son ire te précipita dans le Lignon,

Fleuve désastreux ouvrant son gouffre profond

Pour que tu accostes Pluton sous son rivage,

Mais la vaillance d’Alcippe ton lignage

L’envenima comme le serpent condamnant

Le premier paysage expulsé, Adam;

Mais il te déterra pour rejoindre les astres.

Rejoins Lycidas et oublie ton désastre.



Pendant que Lycidas chantait ces vers en décroisant ses bras de sa poitrine, les yeux détournés des rives, le paysage pastoral masculin fut submergé de vagues tortueuses désagrégeant le chapeau de paille en plusieurs rubans fleuris qui enlacèrent les jambes-paysages. La colère du fleuve Lignon éclaircit et polit sa chair rugueuse. Les ruisseaux verdâtres-rougeâtres traversant ce marbre respirant l’emportèrent vers un embâcle naturel dont la coalition engendra une ouverture du paysage-personne. La virilité du corps s’amenuisa à nouveau. L’on eût cru voir le Pélican se sacrifiant ; mais aucun sang ne coula de cette ouverture, en émergèrent seulement les deux dunes féminines qui faisaient frémir Lycidas. Le fleuve les recouvrit pour une dernière fois afin d’y déposer des coraux s’unissant aux rubans fleuris, protégeant ce corps pastoral féminin des Satyres. Or, Lycidas plongé dans son envolée lyrique, n’avait pas observé ce paysage de sable. Il s’approcha dans l’espoir de retrouver son ami, son amour, son Astre, mais, déçu, il ne trouva que l’astre de son Astre. Elle s’était jetée à son tour les bras croisés dans le courant délectable afin de retrouver dans la mort Celadon à jamais perdu.

BLEU ÉLECTRIQUE

Laura MARTINET

Il est 19h. Dehors le ciel est dégagé. Il fait bon, presque chaud. Elle est devant le miroir, elle peint ses cils d'un bleu électrique avant de se remettre aux révisions. Pour une fois elle a décidé de rester dans le silence, de ne pas céder à la musique pour mieux se concentrer. Image. Les bruits, ça revient. Quatre ans, quatre années qu'elle en est sortie, mais ça revient. Inéluctable.

Elle se lave les mains, et s'assied au bureau. Chapitre II, romans du XVIIIe. Ça l'assomme, étudier des textes dans lesquels les femmes se laissent mourir pour l'amour de la vertu. C'est vraiment pas son époque à elle. Message. On boit un verre ce soir ? Je suis à côté de chez toi ! Elle hésite, jette un œil à ses fiches de cours, un autre à ses bottes argentées. Vas-y, je descends. Dans la rue, talons qui claquent, beaucoup de mouvement. Tout le monde sort, c'est bientôt l'été, bientôt les examens. Mélange d'odeurs de friture, de cigarette. Elle s'arrête à leur bar habituel, choisit une table, commande deux bières en l'attendant. Elle a oublié son livre, va être obligée d'attendre en scrutant les passants marcher, observer leur démarche et attribuer un prix à la plus étrange d'entre elle. Puis ça revient. L'image, celle du passé, les bruits de frottement contre l'assiette, la sensation des gencives gonflées. C'est plus fort que tout à l'heure, comme si son corps lui quémandait de retrouver ce passé misérable. On lui a dit qu'il était presque impossible de se sevrer totalement. Pourtant elle avait réussi, fuir l'irréversible, changer ses fréquentations, retourner chez les parents. Mais ça lui prend à des moments inattendus, les plus quotidiens. Elle plonge les yeux dans son verre, lasse de ces nouvelles apparitions mentales.

8h, réveil brutal par un tas de silhouettes médicales. Piqûres, prise de tension, de sang. Paroles qui échappent. Votre nom, prénom. Tout est flou. Votre âge. Elle ne se réveille pas. Il faut aller manger, le médecin qui attend dans le bureau. Il faut aller le voir après. Vite. Des cris, à l'étage du dessus. Le sommeil est renversé par les cris. Les fous. Elle se souvient, elle est avec les fous.

La réalisation s'est éclaircie au fil du temps. Celle des moments de jouissance et de jeunesse qui s'étaient entremêlés à ceux défectueux, ces moments défaillants, là où la drogue avait fini par prendre sa place de souveraine. Elle boit plusieurs gorgées, fume cigarette sur cigarette. Un besoin de ternir les souvenirs.

L'hôpital, il est mince, c'est une clinique publique dotée de plusieurs étages. Elle est au rez-de-chaussée, la place de ceux qui ont le choix, ceux qui sont libres de rester, libres de partir. Elle reste. Tout ça a commencé il y a plusieurs années. Le jour de la rencontre avec cet homme. L'homme aimé, désiré, l'homme traître. Marginal, dégaine de la rue. Elle aimait ça. Il lui avait fait tout découvrir, et elle avait tout avalé, pleine d'une candeur délirante. Ce monde l'avait toujours attirée, ce monde de la nuit. Elle entretenait toujours cette fascination



envers ceux qui se désinhibaient par l'extase violente que la drogue leur procurait. Elle avait vu ça comme une force, une possibilité, un accès total à la libération des contraintes qui s'infiltraient dans la peau depuis toujours. C'était un désir impétueux que de devoir s'arracher à une vie d'enfant qui ne lui ressemblait plus, ça lui brûlait dans le ventre.

On lui avait dit trois jours puis on l'avait gardée une dizaine. Ils lui expliquaient tout, l'heure des repas, les sorties dans la cour pour fumer, les moments chez le psy, la salle de détente, le fonctionnement des visites – personne ne savait où elle était, téléphone cassé. Trouver le moyen d'appeler, prévenir, avouer – et l'heure des prises de médicament. C'est ça qu'elle espérait, bouffer des médocs. Découvrir la partie renversée, l'effet des pilules qui soignent l'addiction à d'autres



Ava Pharren

pilules. Et avec le manque constant de la drogue dure, il fallait bien compenser. Ils sont là pour ça, les infirmiers. Elle était fière et honteuse à la fois. Fière d'être ici de son plein gré, à vouloir affronter les complications de cette force fatidique, et honteuse d'avoir perdu, honteuse de l'échec, de finir exclue dans ce trou à dépressifs pour espérer en finir avec ses pulsions transgressives.

L'heure des médicaments, le soir surtout, était le festin royal qu'offrait la clinique. File d'attente au comptoir, impatience totale, on en raffole, on ment pour en avoir plus, rien qu'une goutte supplémentaire pour assouvir ce nouveau plaisir du Valium. Alors ils liquidait les âmes bouillonnantes souhaitant célébrer cette heure de gloire, cette heure du flottement, où toute réjouissance finissait à son comble.

Les doses sont puissantes, c'est vrai. Ça bouscule tout dans le corps. Le plaisir culmine jusqu'à l'angoisse. Valium, Largatil, antidépresseurs. Les pensées se déchirent se façonnent à l'épreuve instantanée du manque. Ni rêve ni fantasme ni cliché. Tout est réel, le corps dans le présent le présent dans les veines et les bras qui se tendent et les yeux qui se plissent, tirillés par le phénomène indissociable du présent. Ça brûle de partout. Dans la tête, le ventre, la bouche, des effets pénibles et indésirables qui s'emparent du corps, viennent y régner jusqu'à l'os. Se griffer, se frapper la tête dans le besoin urgent d'arrêter la souffrance. Incohérence totale des médicaments sauveurs. On les remplace par d'autres, plus relaxants. Alors les neurones sont rassasiés aux remèdes, le corps se délecte et ondule, débarrassé du danger, plus aucun événement à confronter, la vie sur pause. Elle aimait ces substances. Elle avait retrouvé les sensations qu'elle était venue chercher, lors de ses premières prises. C'était de retour, modifié cette fois-ci, sans la fatalité de la descente.

On l'a fait sortir du jour au lendemain. Quelqu'un lui rendait visite, on lui a dit de l'emmener, avant qu'elle ne s'habitue trop. C'était violent. Aucun avertissement. Aucune protection face à la réintroduction immédiate dans la société. C'était dangereux, menaçant, le débordement était trop risqué. Puis elle a quand même résisté.

Ce changement, il reste, irrémédiablement. Ça coule encore dans les veines, force maléfique et destructrice. Les sens deviennent encrés de cette drogue. Les conséquences sont frappantes, et restent piégées sur la pente glissante du recommencement infernal. Le corps anticipe les effets rien qu'en y pensant. On ne s'en sort jamais vainqueur.

Elle a oublié les démarches des passants, a oublié sa pote toujours en retard. Son cœur bat vite, elle se demande comment le faire taire, comment échapper au vice qui éclate brusquement. Le ciel rosit déjà, on entend les couverts s'entrechoquer dans la rue, des éclats de rire en écho. L'été approche, l'évasion aussi. Elle la reconnaît, qui arrive en dansant devant elle.

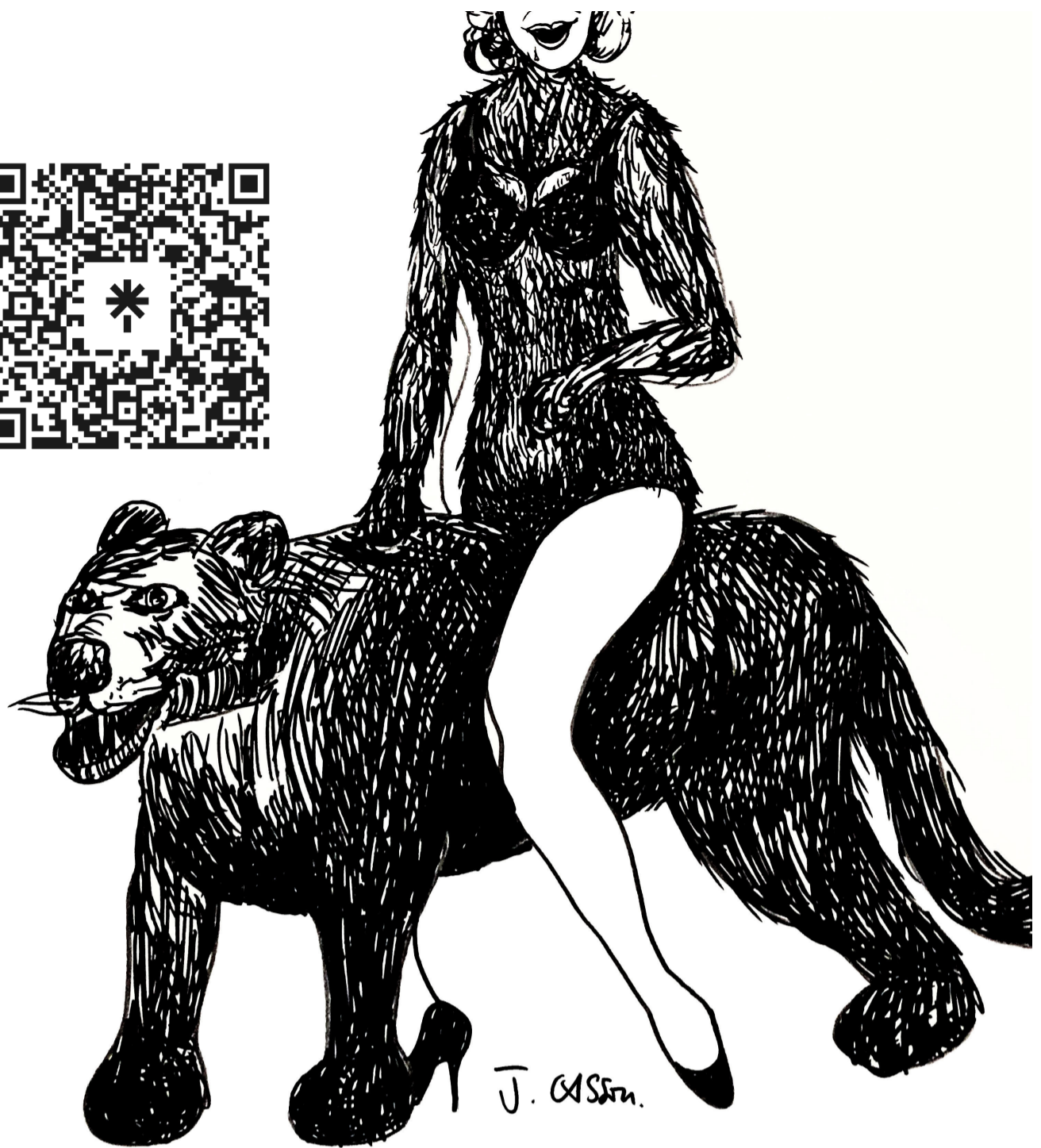
JÉRÔME CASSOU

Je dessine à côté de ma caméra et de mon travail de réalisateur. Dans mon atelier, sur une plage ou sur les réseaux, ce sont les corps qui m'inspirent par leur attitudes parfois drôles ou décalées, sensibles ou exhibées. Ils inondent le papier portant récits et symboles.

La question de genre est au coeur de mon travail, l'intime ou la relation s'expriment à tous les âges de la vie. Et la métamorphoses s'y prêtent tout particulièrement puisque l'émotion soutient mon propos.

MARGAUX DELIN

J'ai une grande appétence pour la bande dessinée et pratique l'illustration en freelance. Libraire à mes heures perdues pour substituer à mes besoins, je poursuis ma pratique du dessin derrière mon comptoir et m'y complait énormément. Je dessine le plus souvent en noir et blanc, des fragments du quotidien, des brides douces de la vie, je capture des mots jetés en l'air, des instants suspendu, des révolutions, des luttes, des poèmes, des chansons, des danses, des fêtes. sur le net, et de la revue Siné hebdo, il en devient un des plus fidèles moines copistes.

**Antilope****Directrice**

Lina Medkouri

Rédactrices en chef

Lucie Cassou-Goujon, Raphaëlle Boulet

Rédactrice en chef Web

Eya Karoui

Président honoraire

Mario Ranieri Martinotti

Secrétaire générale de rédaction

Jade Denis, Alice Ripodas

Responsables de rubrique

Eya Karoui, Raphaëlle Boulet, Valentine Pastor, Manon Kubiak, Matteo Drame, Carlotta Penquer, Anne Besse, Diana Carneiro, Chloé Flores, Clothilde Roques

Direction artistique

Beatriz Leandro Tabucchi

Trésorier

Gabriel Desbordes

Responsables de la communication

Ava Farren

Membres de la communication

Louisa Scheurmann, Violette Thomas, Emma Lillo Calles, Mateo Pasquier

Responsable du pôle conférence

Hana Goudjil

Membres du pôle conférence

Charles Gairoard-Aubert, Amos Mezoui-Ondo Sabbetta, Clara Giufferi, Alice Ripodas

Responsable du pôle podcast

Romane Locatelli

Membres du pôle podcast

Laetitia Le Lorec, Maria Chiara Cormaci, Mehala Réza

Membres du pôle web

Mohammed Mirane Oueslati, Hana El Goudjil, Candice Prevost, Ambrine El Hachimi

Illustrateur.trice.s

Doga, Margaux Delin, Pascale Velleine, Jerome Cassou

Rédacteur.trice.s

Diana Carneiro, Lélia Stiévano, Lilia Geha, Davide Toni, Laura Martinet, Matteo Drame, Naïm Hamlaoui, Lucie Cassou-Goujon, Béatriz Tabucchi Leandro

Mise en page

Clara Stocco

redaction.lagazelle@gmail.com

Facebook : Journal La Gazelle

Instagram : @journal_lagazelle

Imprimé à Condé-sur-Noireau par Corlet Imprimeur SA

Association régie par la loi de 1901 :

N° SIRET : 814 503 645 000 16



Financé par la CveC

